



CORRESPONDANCE

Miron et Haeffely

Page F 2



LITTÉRATURE

Daniel Castillo Durante

Page F 3

CAHIER

F

LIVRES



Sur les traces de la bête

ODILE TREMBLAY

A coups de commissions d'enquête, d'essais et d'éditoriaux, le Québec croule sous les analyses sociopolitiques déterminées à l'auscultation, sans révéler pour autant ses plus profonds mystères. Et pour cause, semble-t-il, car des dimensions occultes auraient été négligées dans le grand remue-ménages national qui occupe tant les esprits.

Qu'à cela ne tienne! Voici qu'un ouvrage entend rendre leur juste place aux mythes fondateurs à l'origine de nos hantises collectives. Rien de tel qu'une bonne chasse aux monstres et aux spectres d'hier pour éclairer notre chemin de ronde.

«Avec ce recueil, je souhaite faire connaître certaines créatures extraordinaires qui peuplent notre coin de terre, explique l'auteur Bryan Perro. De nombreux monstres foisonnent dans toutes les régions du Québec, et en dresser un inventaire signifiant ne fut pas une mince tâche.» On le conçoit sans peine... La chasse aux monstres réclame ruse et patience.

Où les dragons québécois se sont-ils donc tapis? Dans les sillons des champs, sur les berges du fleuve... on en trouve partout, du clocher d'église à la chaumière d'antan...

Puisant aux contes et légendes de notre patrimoine, Bryan Perro a abordé notre imaginaire collectif, où le fantastique et l'absurde se font écho, pour mieux hanter nos nuits

blanches. Un des grands charmes de cet ouvrage réside dans les illustrations hilariantes et folles d'Alexandre Girard, faites de collages, de faux ou de vrais documents d'époque, de taches d'encre ou de queues de bête empêchant parfois la lecture, sorte de jeu de piste visuel qui accentue le côté thriller de cette quête mythologique.

Nos ancêtres avaient manifestement de quoi meubler leurs temps libres. Lutter contre les lutins qui épuisaient les chevaux en les enfourchant la nuit venue, fuir les fantômes en tous genres qui menaçaient à travers bois et marais, cela essouffait son habitant...

Les menaces qui planaient sur les Anciens Canadiens étaient multiples. Gare aux jeunes filles qui rencontraient un nain jaune! Avec ses pieds palmés, son long nez et ses oreilles pointues, l'étrange farfadet traquait les demoiselles dont il convoitait la main. Terrifiante, aussi, la perspective de croiser sur le lac Memphrémagog le grand serpent de mer, dite «la bête». Aujourd'hui, la circulation nautique intense semble contraindre le monstre à rester bien au frais dans ses grottes souterraines. Ses apparitions seraient donc moins fréquentes que jadis.

Familier et cruel, le loup-garou se plaisait, dit-on, à hanter les rives du Saint-Laurent en semant le malheur sur son passage. À Kamouraska notamment, sorti de sa tanière, il aurait fait un carnage. Précisons qu'au Québec, un loup-garou, puissant

ce satanique s'il en fut, était généralement un homme transformé en animal sauvage pour avoir omis de faire ses pâques. «Défiez-vous donc tous des ruses de cette maligne bête, et prenez bien garde de tomber entre ses pattes», exhortait *La Gazette de Québec* en décembre 1767.

Je souhaite faire connaître certaines créatures extraordinaires qui peuplent notre coin de terre

Nombreux seraient les coureurs des bois à avoir croisé un sorcier iroquois condamné à grelotter éternellement devant un feu sans chaleur, pour expier le meurtre d'un missionnaire. À Gaspé, c'est un vaisseau fantôme, un trois-mâts noir et enflammé, qui abritait des marins squelettiques, dont l'ombre damnée se profilait sur les flots. Quant à la tête qui roule de l'ancien capitaine Jan Souillard, elle s'entêterait à maculer de sang les glaces du fleuve entre Québec et Lévis. Plus loin, une île perdue entre Le Bic et Saint-Fabien résonne encore de chants et de roulements de tambours de centaines d'Amérindiens micmacs et malécites massacrés jadis par les Iroquois.

Beaucoup plus poétique que nos faits divers contemporains apparaît cette histoire du corps d'un sorcier vaudou largué par une vague sur une berge de l'île du Havre-aux-Maisons, aux îles de la Madeleine. Enterré par les habitants, il faisait surgir de grands feux récurrents sur sa butte nécropole et suscite encore de nos jours des bris mécaniques inexplicables.

Sorciers pour sorciers, les Jarrets noirs beauce-

rons étaient, paraît-il, les plus puissants du Québec, susceptibles de nuire aussi bien aux hommes qu'aux animaux et aux récoltes. «Bien que les années aient effacé des mémoires un grand nombre d'exploits des sorciers de la Beauce, précise Bryan Perro, il n'en demeure pas moins que plusieurs de leurs héritiers vivent toujours dans cette région et qu'en secret ils pratiquent encore ces cérémonies occultes.»

Tout un chapitre est consacré au dossier Sasquatch, cet homme des neiges québécois et ontarien, du type yéti à yeux rouges, dit Bigfoot, pour lequel se passionne le chercheur Yvon Leclerc. Une longue interview de lui est publiée ici, prouvant que les créatures mystérieuses survolent les époques et que les «histoires de peur» ne sont pas reléguées complètement au grenier des superstitions d'antan. La «bête», paraît-il, ne meurt jamais.

Le Devoir

CRÉATURES FANTASTIQUES

DU QUÉBEC

Bryan Perro
Illustrations: Alexandre Girard
Trécarré
Montréal, 2008, 158 pages



SOURCE ÉDITIONS DU TRÉCARRÉ



CHRÉTIENS
MALGRÉ
NOUS

François Taillandier
Michel Morin
J.-F. Beauchemin
M.-A. Lamontagne
Jonathan Livernois
Pierre Vadeboncoeur

l'Inconvénient no 31

Aussi dans ce numéro
Entretien avec
Marcel Gauchet

Débat
Julia Chamard-Bergeron
Yannick Roy

Disponible en kiosque et en librairie

www.inconvénient.ca

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Nicole Brossard, langue contre langue

SUZANNE GIGUÈRE

Quarante-huit livres (poésie, romans, essais, théâtre, anthologies), une œuvre forte, singulière et exigeante, couronnée de nombreuses distinctions littéraires. L'adhésion des nouvelles générations à l'une de nos figures phares de la littérature québécoise dit assez combien de lecteurs et de lectrices Nicole Brossard continue de toucher.

D'où vient cette vitalité créatrice qui anime l'écrivaine depuis quarante ans? Sans doute du désir de poursuivre avec passion et nécessité un travail inédit sur le langage, l'exploration audacieuse du féminisme, de la sexualité (corps lesbien), du politique, ses interrogations sur les paysages changeants de son époque. Avec *La Capture du sombre*, son dixième roman, elle prolonge et approfondit sa démarche créatrice.

L'obscurité du monde

11 septembre 2001. «Le bruit de naufrage des avions» ébranle les certitudes d'Anne, la narratrice de *La Capture du sombre*. Invitée à séjourner près de Genève dans le château de Tatiana Lehmann, une éditrice à la retraite, Anne entreprend le projet d'écrire un roman sur l'obscurité du monde dans une langue étrangère. Mesurant les impasses de sa propre langue chargée d'affects, elle sent le besoin d'écrire dans une langue autre. «Il me faut maintenant d'autres mots pour tout ce sombre de nature et de civilisation qui vient.»

Mais comment écrire dans une langue qui n'est pas la sienne, sachant qu'on n'en possède ni l'histoire ni la mémoire? Qu'en est-il de la transparence d'une langue par rap-

port à une autre, des vestiges de la première lisibles dans la langue adoptée? Et si écrire dans une langue étrangère n'était qu'une langue surajoutée, langue contre langue, sans que la deuxième langue ait jamais raison de la langue essentielle? Les questions et les réflexions que suscite l'expérience littéraire circulent dans les corridors du récit alors que se tissent les histoires des personnages.

Tatiana Lehmann, 85 ans, Russe de confession juive, représente un monde ancien qui carburait au plaisir des livres, au socialisme, au silence apaisant des promenades et aux bonheurs de la conversation. Elle ne parle jamais du passé, que des écrivains qu'elle a connus et qui ont séjourné au château. Laure, sa fille, est avocate. Venue des États-Unis pour prendre soin d'elle, elle analyse minutieusement «*l'Acte du Patriote*» (*Patriot Act*), cette loi américaine, «venimeuse» comme elle dit, adoptée au lendemain des attentats du 11 septembre 2001 et qui allait mettre l'Amérique sous haute surveillance.

En parallèle, nous découvrons Charles et sa sœur Kim, mal au fond d'eux-mêmes, «*méfieux l'un envers l'autre, méfiels, mélancolés, riques*», June, pour qui tout est prétexte au plaisir de l'instant, amoureuse de Kim qui se prépare à partir au cœur de l'Arctique pour retrouver ses repères et «se refaire un espoir».

Jouant avec ivresse sur les octaves de l'indicible (embrasement et passion), Anne invite le lecteur à d'inattendus rendez-vous entre Laure et Anne, Kim et June. Traversées du désir et de l'ombre. Des désirs qui ne peuvent s'assouvir. Enigme tenace. Et si c'était là

le véritable chemin de l'amour, une impasse sans cesse explorée? La langue s'érotise. Les mots «*emmiellés cachés sous la langue ou suspendus entre les lèvres*» accompagnent les gestes tendres («*les caresses des femmes sont lisses, existentielles*») suggérés indirectement, en pointillés ou en sourdine. Un ruissellement de lumière dans ce récit marqué par l'inquiétude face à «*l'obscurité du grand brouillard de civilisation*». Semblable au dormeur du *Palais des rêves* d'Ismaël Kadaré, incapable de sortir du cauchemar qui vient de le réveiller en sursaut, n'est-ce pas l'état dans lequel se trouve chacun de nous face au mal et à la barbarie? s'interroge Anne.

Grande œuvre

Les mots, n'y tenant plus, appellent. Et c'est à nous faire entendre cet appel que la narratrice travaille. Dans un chapitre qui sépare le livre en deux, intitulé «*Des clôtures dans la respiration*», Anne passe d'un personnage à l'autre, chaque voix en recoupe une autre qui en recoupe une autre, dans une narration en vagues successives, dépassant les limites traditionnelles du roman. En écho à la silhouette de Nathalie Sarraute qui se profile dans *La Capture du sombre*, elle observe ces «*mouvements furtifs et instinctifs*» dont la romancière a fait la matière de ses livres, s'efforce de saisir les sensations «*au plus près de leur source*», reste sur le bord de sa formulation, la suspend pour mieux la ressaisir.

Disons-le sans détour. Sur les 140 pages bien tassées que compte *La Capture du sombre*, aucun mot ne peut être ajouté ou soustrait. La marque d'une grande œuvre.

Collaboratrice du Devoir

LA CAPTURE DU SOMBRE
Nicole Brossard
Éditions Leméac
Montréal, 2007, 144 pages

CORRESPONDANCE

Le sous-marin fait surface

FRANÇOIS TÉTREAU

En 1989, Leméac publiait les lettres de Gaston Miron à Claude Haefely sous le titre *A bout portant*. Miron avait beau chercher, il ne retrouvait pas les réponses que son ami lui avait envoyées entre 1954 et 1965. L'an dernier toutefois, Marie-Andrée Beaudet les dénicha dans les archives du poète et, en octobre, la Bibliothèque québécoise rééditait *A bout portant*, enrichi de la prose et des vers de celui qu'on surnomme affectueusement Monsieur H.

Dès sa première lettre, Haefely formule le désir de publier Miron. On sait que les deux hommes se sont rencontrés à Montréal en 1953. Après quelques allers et retours entre la France et le Canada, Haefely se fixe, en 1956, dans une ferme du Bordelais (au Bertrut). L'essentiel de la correspondance est rédigé lorsqu'il se trouve dans cette ferme, où il demeure cinq ans. Miron, lui, est à Montréal, celui à Paris, où il séjourne un an et demi, avant de rentrer au Québec. Bientôt, Haefely décide de fonder une revue artisanale de poésie, *Le Périscope*, et il sollicite des textes d'auteurs francophones. Miron entre alors dans ce qu'on peut appeler une valse-hésitation drolatique ou symptomatique, c'est selon.

Pour une foule de raisons qu'il exprime très bien, il est réticent à publier, mais tout en même temps, il confie plusieurs poèmes à son ami, avant de lui retirer son accord au dernier moment. A plusieurs reprises, il répète qu'il ne veut plus entendre parler de poésie, que «*les autres* [l'*empoisonnement dans une attente littéraire*] et que le fait d'écrire lui inspire une «*répulsion physique*». Or, d'après Marie-Andrée Beaudet, la grande majorité des poèmes de *L'Homme rapaillé* ont été écrits au cours des années 1953 à 1966, soit précisément la période que couvre cette correspondance. On ne videra pas, en 4000



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Gaston Miron en 1992

signes, la question de savoir si Miron ne supportait pas qu'on le presse de publier ou s'il avait besoin qu'on le fasse pour y consentir (finalement, Georges-André Vachon et Jacques Brault auront raison de ses réticences). Il se définit ici comme un homme d'action, attiré par la politique, le socialisme et le marxisme. De son côté, Haefely ne lâche pas prise et publie certains poèmes de Miron, avec son assentiment ou pas, au risque de le froisser bien sûr, mais en misant sur son amitié, dont la sincérité ne laisse aucun doute à son correspondant, ni à nous du reste, témoins de leurs échanges épistolaires. Au fond, l'apprenti fermier comprend très tôt à qui il a affaire. Il le laisse donc exposer ses prolepses et lui enjoint de ne pas prendre la vie «*trop au tragique*». Il aimerait que sa revue devienne un point de rencontre pour les jeunes écrivains, qu'ils y conversent comme au coin d'un feu, sans faire de chichis, et qu'ils se retrouvent à l'occasion dans sa ferme (un peu à la manière de Van Gogh avec sa maison jaune).

Progression dramatique

Au début, Miron vient de fonder L'Hexagone et Haefely, enthousiaste, est tout à sa nouvelle aventure. Mais à mesure que les

années passent, le premier essai coup sur coup plusieurs échecs amoureux, qui le plongent dans des états dépressifs, et Haefely, qui s'est marié en 1957, voit sa femme partir aux États-Unis avec leurs enfants. Pour les deux poètes, l'année 1961 est éprouvante, ce qu'on ressent de façon poignante, quelques pages avant la fin du livre, quand Haefely écrit: «*je signe dans une heure la liquidation définitive du Bertrut et c'est la fin de toute une vie — la fin d'une expérience qui devait déboucher sur des choses simples, comme ces mots: femme terre vin feu pain saisons arbres et ainsi de suite...*»

Il est peu probable, comme Marilou Sainte-Marie le suppose dans une étude attentive sur la première édition de *A bout portant* (Nota Bene, 2005), que Miron ait recherché, à travers Claude Haefely, une sorte d'approbation de la littérature française avec un grand L. Claude Haefely était avant tout son ami, c'est-à-dire un homme qui écoute, raille, réfléchit, et qui répond sans manières, en toute franchise.

Signalons pour les vrais amateurs que Claude Haefely a publié *Le bruit court* en 2005 (Atelier du cœur noir), qui tient à la fois des mémoires et de l'autobiographie. Les ouïes fines compareront avec délices les descriptions que l'auteur y fait de ses années en Giroude, avec celles qu'il adressait alors à Miron. Enfin, on salue l'éditeur Pierre Filion, qui a conservé les fantaisies orthographiques des deux amis, ce qui confère plus d'authenticité à l'ensemble. Ces lettres de Miron prennent aujourd'hui tout leur sens, car on entend la voix qui leur donnait la réplique.

Collaboration spéciale

À BOUT PORTANT
CORRESPONDANCE
1954-1965

Claude Haefely - Gaston Miron
Bibliothèque québécoise
Montréal, 2007, 250 pages.

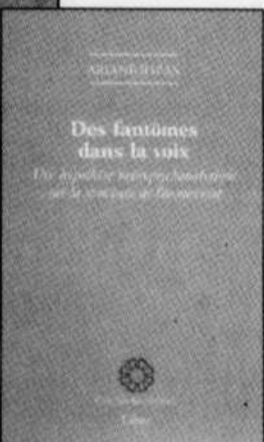
éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

«Voix psychanalytiques»

Ariane Bazan

Des fantômes dans la voix
Une hypothèse neuropsychanalytique
sur la structure de l'inconscient



148 pages, 20 dollars

LA DÉCOUVERTE

L'état du MONDE
Encyclopédie historique et géopolitique

- Tous les pays de la planète
- Le monde depuis 1945
- Les grands enjeux internationaux



La Découverte

- Tous les pays de la planète
- Le monde depuis 1945
- Les grands enjeux internationaux
- Nombreuses cartes, richement illustré

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
reçoit le lauréat du prix
Médicis étranger 2007

Judi 6 décembre
19 h 00

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303

Causerie avec



Photo: Matt Mendelsohn

DANIEL MENDELSON
Les disparus
Éd. Flammarion

«Un livre éblouissant. Voilà. L'essentiel est dit. *Les Disparus*, est un chef-d'œuvre qui bouscule toutes les règles établies, tous les codes, mais aussi tous les sens... L'enquête de l'écrivain new-yorkais sur son grand-oncle et sa famille, «tués par les nazis», est l'un des événements de la rentrée littéraire. Son récit emprunte les chemins des épopées d'Homère, sa langue évoque celle de Proust. Exceptionnel.»

François Busnel
L'Express

ANIMATEUR
Marc-Alain Wolf

Série de la Place des Arts

Le studio littéraire

Un espace pour les mots

Lundi 10 décembre 2007 • 19h30

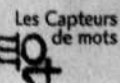


Très haut amour
Catherine Pozzi
Lu par Sylvie Drapeau

Durant huit ans, Catherine Pozzi entretient avec Paul Valéry une liaison terriblement exigeante, riche d'une réflexion commune et quotidienne mais douloureuse et dévastatrice pour tous deux. Après leur rupture, elle sombre dans la solitude la plus noire et la maladie accentue ses ravages. Sylvie Drapeau redonne vie à cette femme fragile et tuberculeuse mais aussi énigmatique et hautaine.

À la Cinquième Salle de la Place des Arts

Coproduction



Place des Arts
Québec

Entrée : 15 \$
Étudiants : 10 \$
Taxes comprises
(514) 842.2112
laplace.arts.com

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
vous donne rendez-vous aux

Midis littéraires
de la Grande Bibliothèque

Rencontre avec l'écrivain
Neil Bissoondath
animée par Aline Apostolska

Neil Bissoondath, romancier, essayiste et nouvelliste, auteur notamment de *Tous ces mondes en elle* (1999)

Les Midis littéraires de la Grande Bibliothèque, une série de conversations avec des écrivains d'ici et d'ailleurs.

à l'Auditorium
de la Grande Bibliothèque
Le jeudi 6 décembre 2007
de 12 h 30 à 14 h

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
Métro Barré-UQAM
Renseignements : 514 873-1100 ou 1 800 363-9028
Entrée libre dans la limite des 300 places disponibles

www.banq.qc.ca

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec

LITTÉRATURE

Coup de foudre littéraire



Danielle Laurin

Il a fait sensation au Canada anglais. Les éditeurs américains lui font la cour. La Fédération des écrivains anglophones du Québec vient de lui accorder le prix McAuslan du premier livre. Pas étonnant: le Montréalais Neil Smith révèle un talent hors du commun dans *Big bang*.

D'emblée, il y a ce bébé, dans un incubateur. Un prématuré entubé de partout, entre la vie et la mort. «*La peau de sa poitrine est si fine. La mère de l'enfant distingue presque les minuscules organes qui se cachent dessous, comme les crevettes sous le papier de riz roulez de printemps.*»

On tique un peu sur la comparaison inattendue. Ça surprend. Mais on se dit oui, pourquoi pas. Ça vise juste, en tout cas. On voit tout de suite l'image. Et on est tout de suite là, pas ailleurs.

On poursuit. Oups, cinq ou six lignes plus bas, retour en arrière: les futurs parents dans le quotidien. Le gars qui questionne la fille, sur le genre de mère qu'elle sera.

Elle dit: «*Je ne serai pas une de ces mamans casse-pieds qui racontent par le menu l'épreuve des petites dents qui poussent.*» Lui, le futur papa, il n'en est pas sûr.

Il dit: «*Je parie que tu seras une de ces mères comme on en voit dans les pubs à la télé. Tu sais bien, les anxieuses qui s'interrogent sur les mérites respectifs du papier cul à deux et à trois épaisseurs.*»

Dans les faits, la fille n'est pas encore enceinte à ce moment-là. Mais on ne le sait pas. Pas encore. On ne sait pas non plus qu'ils ne forment pas un vrai couple, n'habitent pas ensemble.

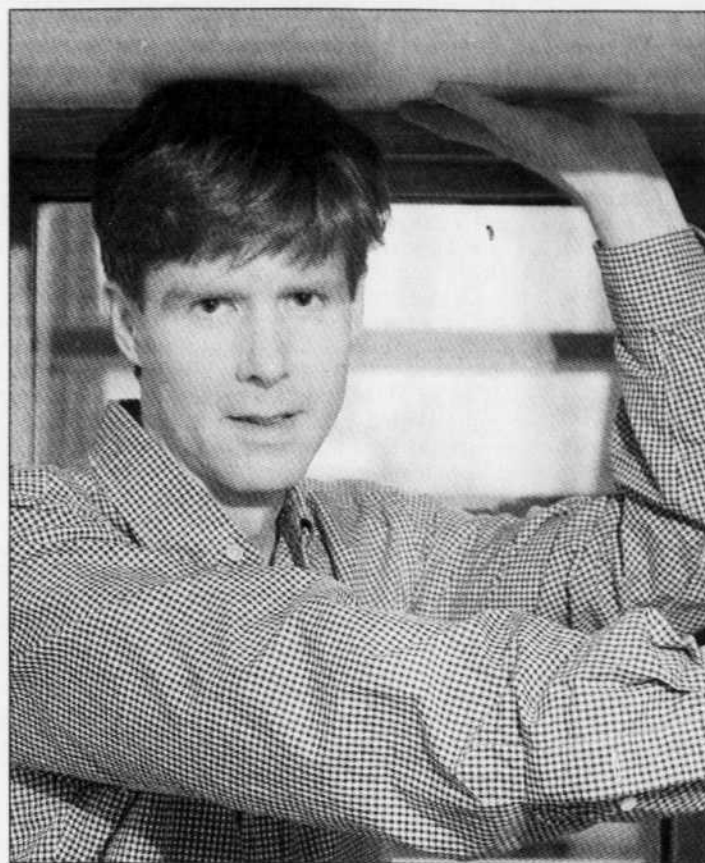
Leur jeu préféré: celui du je-ne-faime-pas. Ils passent leur temps à se dire ça. La fille veut un bébé, tout simplement. De préférence avec un gars qui ne s'impliquera pas trop. Les hommes, elle en a soupé: le grand amour, elle n'y croit pas, basta.

Le gars, de son côté, on ne sait pas trop. On ne sait pas ce qu'il pense vraiment, ce qu'il ressent, quelles sont ses intentions. Mais entre amis, on peut bien se rendre service, non? Alors il y va. Il va aux toilettes, et fait ce qu'il a à faire. Puis revient avec une petite tasse.

Et voilà: «*Après le départ de Jacob, An a introduit le sperme dans une seringue. Elle a remonté sa jupe paysanne et baissé sa culotte. Puis elle s'est calée sur le lit, deux oreillers sous les fesses. C'était la première fois qu'elle essayait cette position. La force de la gravité aidant... a-t-elle raisonné.*»

Retour dans le présent. Devant l'incubateur. À l'unité de soins intensifs néonataux, «*mieux connue sous le nom d'USIN*» (prononcez «usine»). Ça, ce n'était pas prévu dans la tête d'An et de Jacob, évidemment.

Comment vont-ils réagir? Que va-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Neil Smith, âgé de 43 ans, est de la trempe des grands.

til se passer? Leur bébé va-t-il survivre? Attendez, on en est seulement à la deuxième page du livre... Mais on sait qu'on va aimer.

On va aimer ce livre. Son mélange de légèreté et de gravité. Son amalgame de froideur et de tendresse. Sa façon d'interroger le monde dans lequel nous vivons, sans avoir l'air d'y toucher.

Bon, on va être frustrés aussi. Pourquoi abandonner subitement cette histoire-là, qui semblait si prometteuse, à laquelle on croyait dur comme fer? Pourquoi, tout à coup, quitter ces personnages auxquels on s'était attachés?

Car au bout d'une vingtaine de pages, *exit* le jeune couple et leur bébé prématuré. Nous voici dans la tête d'un ado frustré. Orphelin de père, il vit avec sa mère médecin qui lutte contre son alcoolisme du mieux qu'elle peut.

Le jeune gars, un homosexuel qui signore, est incapable de s'assumer. «*La preuve que je ne suis pas homo? Une fois j'ai couché avec Madison.*» Qui essaie-t-il de convaincre?

Sa maman, elle, retarde le moment de refaire sa vie. Elle préfère dialoguer avec son défunt mari, un ex-champion de curling dont les cendres sont enfouies... Devinez où? Dans une pierre de curling évidée, placée au pied du lit.

On va aller de surprise en surprise. On va changer d'univers, de style, de point de vue, dans *Big bang*. On va même basculer dans le fantastique. On va se demander par moments sur quelle planète on est tombés. Mais on va rester solidement accrochés.

On va finir par se faire à l'idée. Un recueil de nouvelles demeure un recueil de nouvelles. Il y a des histoires meilleures que d'autres, forcément. Et des punchs plus punchés que d'autres, comment faire autrement?

Mais au bout du compte, on sera convaincu d'une chose. Ce

Neil Smith, âgé de 43 ans, est de la trempe des grands. Rien d'ordinaire, dans sa façon de faire. Aucun sujet ne lui fait peur, ne lui résiste. Pas même l'euthanasie, qu'il aborde avec drôlerie.

Quelle palette, quelle inventivité! Ça tient de la jubilation. Ça pourrait ressembler à un coup de foudre littéraire.

Collaboratrice du Devoir

BIG BANG

Neil Smith
Traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Les Allusifs
Montréal, 2007, 188 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Cauchemar d'amour

CHRISTIAN DESMEULES

Après *La Passion des nomades* (XYZ, 2006), roman pour lequel il a reçu plus tôt cette année le prix Trillium (décerné par le gouvernement de l'Ontario), Daniel Castillo Durante, qui enseigne la littérature à l'Université d'Ottawa, s'engage dans une autre histoire de passion, de frontières et de relations père-fils tortueuses.

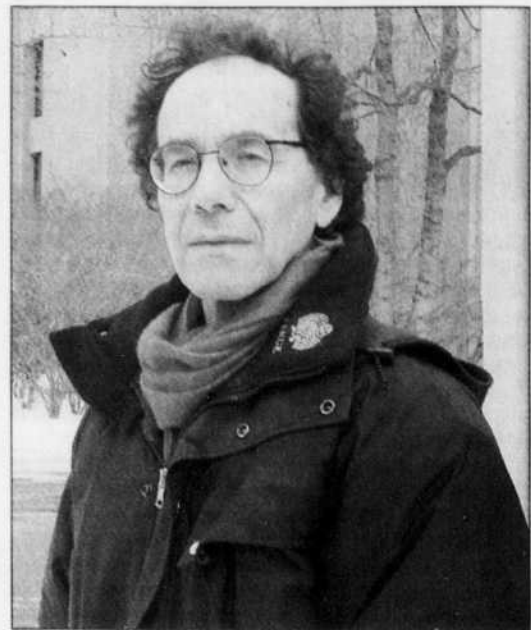
Paul Escalante-Lambert, le héros d'*Un café dans le Sud*, fait bien malgré lui le plus lointain des voyages. L'homme de 33 ans, né d'une mère québécoise et d'un père argentin, gagne plutôt bien sa vie comme traducteur, écartelé entre Montréal et Ottawa, traversant les frontières — langues, rivières, provinces ou pays — comme d'autres traversent matin et soir le pont Champlain. Jusqu'à ce que quelques coups de téléphone plutôt tendus de la dernière femme de son père, Leda, lui apprennent la maladie, puis la mort de Rafael Escalante.

Rien qui suffise toutefois à atténuer la détestation féroce — et pourtant vague — qu'il semble vouer à son père. «*La rancune est la manière la plus mesquine qu'a le passé pour nous rappeler que nous n'avons pas été heureux.*» Pas pressé, trois mois après sa mort il débarque enfin à Buenos Aires, en Argentine — «*ce pays où tout allait toujours pour le pire*» — pour régler les détails de la succession. Là-bas, un peu partout, il assiste sans véritable émotion au nouvel épisode de la débâcle économique argentine. Il croit simplement «*passer à la caisse*», empêcher un héritage qu'il imagine proportionnel à sa haine pour le personnage qui l'a engendré, mais le scénario sera moins simple.

La mort du père

Un père meurt-il jamais vraiment? «*Je le tuerais jusqu'à ce qu'il meure*», se promet Paul. En vertu d'une brumeuse clause testamentaire, il se voit forcé de se rendre à Tucumán, une petite ville située au nord-ouest de la capitale. Là-bas, plutôt que les espèces sonnantes et trébuchantes de son héritage, on lui remet les clés d'une maison perchée dans les collines, entourée d'arbres et de chants d'oiseaux, un petit paradis entretenu par une très docile et très belle jeune femme qui répond au nom de Poma.

«*Tout se passe comme si cette fille [...] était l'hologramme d'un projecteur que l'ancien propriétaire de la maison aurait oublié d'éteindre en partant.*» Café du matin parfumé à la cannelle, siestes d'après-midi, nuits torrides: la passion prend peu à peu le dessus. «*Toutes les fenêtres de mon être donnent sur un seul paysage: Poma sur la terrasse, les cheveux aux quatre vents, habillée du vert des collines, en attendant que les vignes, encore une fois gorgées de soleil, refassent surface.*»



SOURCE XYZ

Le troisième roman très réussi de Daniel Castillo Durante nous entraîne dans les méandres intérieurs et anecdotiques d'une lente et curieuse métamorphose.

Tandis que Paul se perd dans d'obscures tractations pour mettre la main sur son héritage et se consume de désir, la jeune femme reste de glace, son mystère demeure entier, impénétrable. Le voyage d'affaires se transforme peu à peu en un cauchemar d'amour et d'argent dont il ne peut plus se réveiller.

Ce troisième roman très réussi de Daniel Castillo Durante nous entraîne dans les méandres intérieurs et anecdotiques d'une lente et curieuse métamorphose — ou une mue, pour parler en termes biologiques. Un glissement qui transformera peu à peu, malgré lui, le protagoniste en une sorte de pantin à l'effigie de l'être qu'il déteste le plus... Servi par des phrases précises, porté par une sensualité permanente et des personnages secondaires forts, *Un café dans le Sud* est une fascinante exploration du côté obscur du cœur.

Collaborateur du Devoir

UN CAFÉ DANS LE SUD

Daniel Castillo Durante
XYZ éditeur
Montréal, 2007, 288 pages

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité

NOUVEL ARRIVAGE

- CHATEAUBRIAND, *Œuvres illustrées*, 4 volumes, Paris 1858.
- M. DE LA MOTTE, *Fables nouvelles dédiées au Roy*, (In-12 avec frontispice et 99 illustrations), chez R. J. Wetstein, Amsterdam 1727.
- GUY TACHARD, *Voyage de Siam des pères Jésuites, envoyés par le Roy, aux Indes et à la Chine*, (In-12 avec frontispice et 30 illustrations et cartes), chez Pierre Mortier, Paris 1687.

Pour plus d'information :
514-522-8848 1-888-522-8848
bonheuroccasion@bellnet.ca
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Félicitations à
JULIE BARLOW ET
JEAN-BENOÎT NADEAU

LAURÉATS DU MAVIS GALLANT PRIZE

décerné par la Québec Writers' Federation pour leur essai
The Story of French, qui vient de paraître en français.



La Grande Aventure de la langue française - De Charlemagne au Cirque du Soleil - débrouille les mythes et les paradoxes et raconte comment cette langue a maintenu son influence.

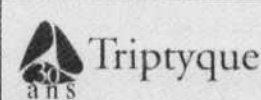
« Bien racontée et très accessible, cette histoire de la langue française débat avec fougue de la place du français dans un monde de plus en plus dominé par l'anglais. »

William Grimes, *The New York Times*

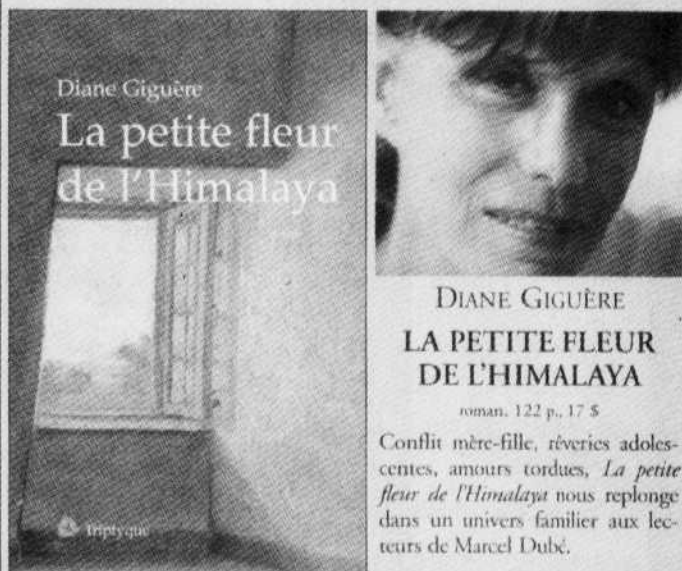


QUÉBEC AMÉRIQUE

www.quebec-amerique.com



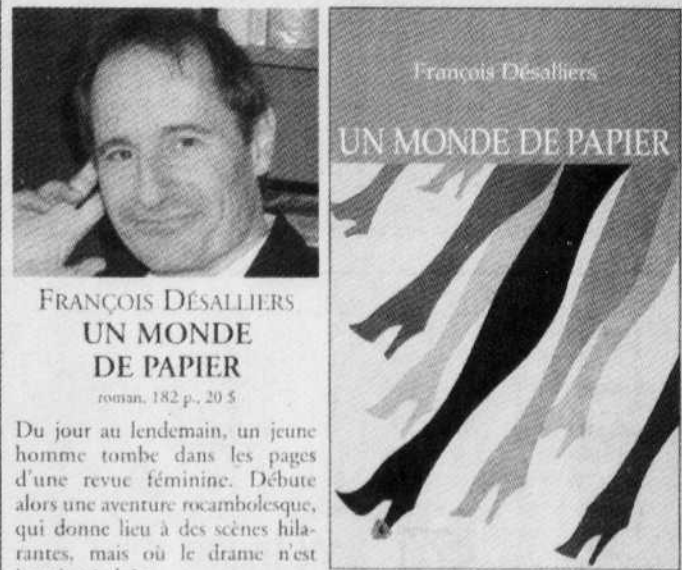
www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666



DIANE GIGUÈRE
LA PETITE FLEUR
DE L'HIMALAYA

roman, 122 p., 17 \$

Conflit mère-fille, rêveries adolescentes, amours tordues, *La petite fleur de l'Himalaya* nous replonge dans un univers familier aux lecteurs de Marcel Dubé.



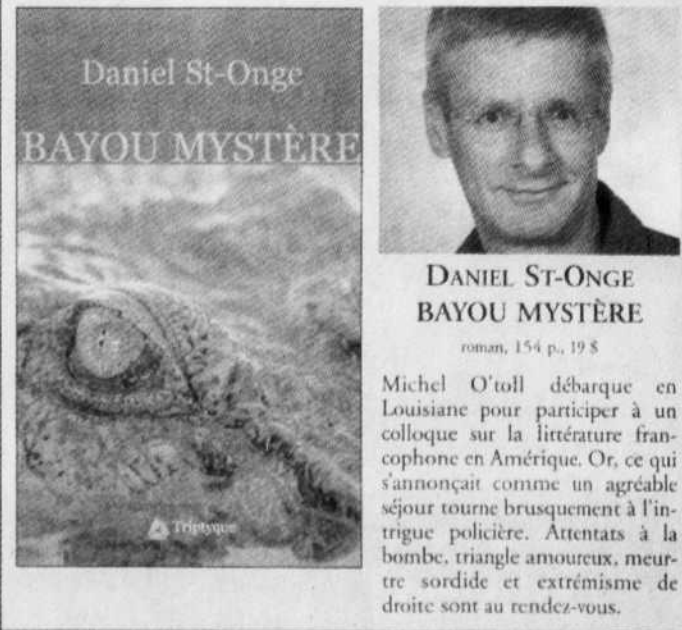
François Désalliers

UN MONDE DE PAPIER

FRANÇOIS DÉSALLIERS
UN MONDE
DE PAPIER

roman, 182 p., 20 \$

Du jour au lendemain, un jeune homme tombe dans les pages d'une revue féminine. Débute alors une aventure rocambolesque, qui donne lieu à des scènes hilarantes, mais où le drame n'est jamais très loin.



Daniel St-Onge
BAYOU MYSTÈRE

DANIEL ST-ONGE
BAYOU MYSTÈRE

roman, 154 p., 19 \$

Michel O'toll débarque en Louisiane pour participer à un colloque sur la littérature francophone en Amérique. Or, ce qui s'annonçait comme un agréable séjour tourne brusquement à l'intrigue policière. Attentats à la bombe, triangle amoureux, meurtre sordide et extrémisme de droite sont au rendez-vous.

Livres-cadeaux idéals

Louis HÉMON

Éditions préparées, présentées et annotées par Aurélien Bailvin

Œuvres
complètes
tomes I, II et III

Trois éditions sont offertes pour cette collection complètes, de luxe et «sage» de luxe, coffrets également en vente.

Tome I • 736 pages
Tome II • 996 pages
Tome III • 736 pages

GUÉRIN, littérature
514-842-3481

En vente dans toutes les librairies
Veuillez nous téléphoner pour de l'information sur les prix.

20^e
Anniversaire

Passion, conseils et découvertes



Victor et Victor

Un roman de Denis Vézina
illustré par Philippe Béha

Soulières éditeur
80 pages • 8,95 \$

Finaliste au Prix Cécile Gagnon
pour la relève.

Victor veut être parfait!
Il n'a qu'à suivre le guide.
Ce qui ne se fera pas sans surprises...

Librairie indépendante agréée
Place Longueuil • 825, St-Laurent O
450-679-521 • info@librairie-aire.com

LITTÉRATURE

L'idiote du village mondial



Louis Hamelin

Madame Isabelle Daunais collabore régulièrement à *L'Inconvénient*, une revue littéraire d'essai et de création. C'est une femme extrêmement brillante. Après avoir lu sous sa plume, dans le numéro 30, un article traitant du rôle que joue l'idylle (au sens large, philosophique du terme) dans le *Alexandre Chênevert* de Gabrielle Roy, je me suis amusé à repérer, dans ma bibliothèque, les romans qui opposent, d'une manière plus ou moins directe ou explicite, les thèmes de l'idylle et de l'histoire. *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, évidemment. *Sous le volcan* de Malcolm Lowry. *Pastorale américaine et j'ai épousé un communiste* de Roth. Et dans le *Gursky* de Richler, comment oublier la calme férocité de cette scène dans laquelle on voit monsieur Bernard piétiner un jardin à Sainte-Agathe? Mais permettez que je vous présente la petite nouvelle: Paula Fox, auteure de *Côte ouest*.

Elle a vécu, dit-on, à Cuba, en Californie et au Québec, et habite maintenant New York. Née en 1923, ce qui fait d'elle l'exacte contemporaine de Norman Mailer, qui me hante décadentement. Mais c'est que Mailer, comme Dieu, est maintenant partout, y compris dans la préface que signe Frederick Busch en introduction à *Côte ouest*, et y compris sous la plume de madame Fox elle-même! «Je crois vraiment qu'Hitler est le diable en personne», affirme un des personnages, tandis que la narratrice, elle, demande: «Qu'y avait-il de plus personnel que de croire au diable?» En 1972, lors de la parution du roman, Paula Fox ne pouvait se douter qu'elle venait, avec

35 ans d'avance, de résoudre magistralement la controverse hitléro-maillerienne des dernières semaines. Le diable et le bon Dieu ne semblent d'ailleurs pas trop l'intéresser. Le Bien et le Mal lui passent par-dessus la tête. L'éternel conflit entre idylle et histoire, en revanche, lui offre un terrain sémantique à sa mesure, juste «à l'est d'Eden», dans cette Californie qui, avec son désert et ses grands studios, est la patrie du rêve en même temps que la frontière de tout désir.

Mailer, oui, et Bellow, Nathaniel West, Fitzgerald, tous cités dans la préface de Busch. Tous des hommes qui ont chanté les splendeurs et les misères de Hollywood. Dans cette grande aventure qui prolonge la conquête de l'Ouest, la femme a existé comme enjeu, non comme sujet. Le mythe Marilyn passe par Joe DiMaggio, Jack Kennedy et Arthur Miller, bras, cœur et cerveau de cette nouvelle Dorothy. L'Augusta Hudson d'*Angle d'équilibre*, un des plus beaux personnages féminins nés de cette mouvance vers le Couchant, sort du cerveau d'un homme, Wallace Stegner, redécouvert sur le tard, comme Angela Fox, mais par l'école de Missoula, alors que Fox le serait à la fin des années 80 par la petite poignée d'adeptes du «gros roman social» dont faisait partie Jonathan Franzen.

Angle d'équilibre date de 1971. L'année suivante paraissait *Côte ouest*. Entre l'énergie folle des années 60 et les soutiens-gorges brûlés sur la place publique, une nouvelle sensibilité féminine s'approprie une mythologie de l'Ouest écartelée entre le «peace and love» et le vieil esprit de conquête, entre l'errance *beat* et l'establishment des images. Partagée entre indifférence et dégoût, Annie est une petite-cousine de Meursault et de Roquentin, quelqu'un qui comprend trop vite et trop bien ce qu'on attend d'elle et qui devrait se passer d'explications. Mais voilà, chacun arrive devant elle avec sa propre clef du monde et donne l'impression d'être incapable de la garder dans sa poche.

«Elle découvrit, ou plutôt reconnut enfin que ce que les hommes voulaient faire avec elle, ils voulaient le faire avec n'importe qui. Son corps, l'objet, n'avait pas de valeur par-

ticulière pour elle. Cependant, elle ressentait envers ce corps une sorte d'amour, [...] la même pitié que pour les animaux perdus qu'elle voyait parfois s'abriter furtivement tard le soir dans les entrées des magasins fermés.»

Il y a quand même des choses qui échappent à Annie: «Elle cherchait à comprendre le fonctionnement d'un couple. Mais elle avait beau regarder, la nature fondamentale de ce mode de vie lui échappait.» Si l'idylle se trouve quelque part dans ce livre, ce n'est en tout cas pas dans l'amour physique: [...] pour moi, pleurniche un pauvre garçon, c'est comme si une chose terrible devait absolument être accomplie, [...] comme si on m'emmenait dans un pré et qu'on me tirait dessus.» C'est sans parler des deux violeurs qui prennent la peine de s'excuser à peu près en ces termes: «Désolé, mais ce qui doit être fait doit être fait.» Ça, et puis... «Chacun y va de sa petite leçon... comme si j'étais l'idiote du village mondial.»

Au bord du volcan

On est ici au bord du volcan, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, ce qui veut dire que les donneurs de leçons ne manquent surtout pas. Quand Tomas et Teresa, dans le roman de Kundera, s'exilent à la campagne, ils ne peuvent plus nourrir aucune illusion à l'endroit du rêve socialiste: le Printemps de Prague est bel et bien terminé. «Il n'y a pas de mission», constate alors Tomas après avoir troqué la blouse du chirurgien pour celle du paysan. Et c'est le plus bel éloge de l'idylle qu'on ait jamais fait. Mais dans *Côte ouest*, la chasse aux sorcières est encore loin, le maccarthysme n'a pas encore ruiné son lot de carrières hollywoodiennes et Lee Harvey Oswald n'est pas encore rentré d'Union soviétique pour tirer sur le président Kennedy. Les communistes américains peuvent encore croire que le monde est à la veille de leur tomber dans les mains. Et Annie en a épousé un. «N'avait-elle pas lu une seule fois le journal? N'avait-elle pas entendu parler de Dunkerque? Ne savait-elle pas que les Allemands étaient à Paris?» Son marxiste de mari lui reproche ensuite d'avoir passé l'été «comme dans un rêve, loin des événements décisifs qui se déroulaient alors».

On ne saurait mieux épingle l'égoïsme foncier de la tentation idyllique.

Non pas qu'Annie y ait succombé pour de bon. Sinon, il n'y aurait pas cette tension, pas de conflit, pas d'histoire. Ni de roman. Ainsi: «Comment pouvait-il établir un tel parallèle entre leurs destinées individuelles et la disparition de trois cent mille personnes [à Stalingrad]? Comment pouvait-il se démenter ainsi dans le noir après que cette horrible bombe avait été lâchée sur deux villes japonaises?» L'idylle, c'est justement quand deux êtres s'aiment sur les atomes éparpillés d'Hiroshima.

Peut-être à cause de ces entrées de magasins fermés, je n'ai cessé de voir apparaître Florentine Lacasse en filigrane des aventures de cette jeune prolétaire dégoûtée. Une Florentine déniaisée, si on veut. C'est le même acharnement à chercher son petit butin, son petit bonheur en marge des vastes mouvements des armées et des commentaires des hommes, chacun réfugié derrière sa propre «ligne Imaginot». Dans *Côte ouest*, l'idylle a pour nom Yosemite, et tout y est: les daïms, les ours, le feu de camp, le lac, les sourires, l'amour qui enfin ne demande aucun effort. Mais surtout: dans la vallée, ils vivaient sans mémoire. «Rien de plus fragile que l'idylle. La seule idée que le charme ne va pas, ne peut pas durer suffit parfois à rompre le charme. Et ailleurs, avec un autre homme, près d'un autre lac, Annie la cherchera de nouveau, mais cette fois, ils se buteront à des décors de cinéma abandonnés, un village de pionniers. «Elle se demanda si les couguars venaient arpenter la grand-rue.» À une femme capable d'avoir ce genre de pensées, tous les espoirs sont permis.

Collaborateur du Devoir

CÔTE OUEST

Paula Fox

Traduit de l'américain par Marie-Hélène Dumas
Éditions Joëlle Losfeld
Paris, 2007, 448 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Deux objets curieux

HUGUES CORRIVEAU

Parlons d'abord des *Territoires occupés* que Christiane Frenette publie au Lézard amoureux. Je suis loin d'avoir été convaincu par l'entreprise qui, bien que voulant s'en tenir au plus près d'une actualité mouvementée, ne trouve guère la voix poétique pour en traduire la fulgurance. Je vois mal comment peuvent s'arrimer des textes qui regardent Radovan Karadzic poète (avec en toile de fond les atrocités que ce seul nom représente) et

d'autres qui traduisent l'émoi de l'auteure quand elle nous rappelle la mort de Marie Trintignant. C'est comme si on passait de Charybde à Scylla, d'un problème de civilisation à un autre d'ordre plus privé.

L'idée de revenir sur l'histoire de l'assassinat d'une actrice ne persuade aucunement de sa pertinence. Soit! Son sort reflète celui qui est réservé à trop de femmes dans le monde, mais la référence ne s'impose pas. Je ne sais trop quoi faire de cela: «Le tournage s'éternise / Tu crois n'en jamais finir / avec l'éte de Vilnius / et

l'insistance de ton amant / qui te suit pas à pas.» Cela ferait-il trop écho à la vie des vedettes? Serais-je insensible au sort de Bertrand Cantat, dont l'auteur dit que sa «[...] vie a explosé / dans une chambre sans luxe / une nuit d'été à Vilnius / quand l'amour a exacerbé [ses] poings?»

Le manque total d'écriture distanciée et le référentiel appuyé nuisent sans aucun doute à l'épanouissement de ce recueil contrairement dans dimension pathétique. Cette distorsion tient au fait que se bousculent ici des faits divers qui devraient avoir valeur d'absolu alors que l'auteur ne réussit pas à transcender leur anecdote. Ainsi, que retenir de l'histoire de cette femme en manque de cigarettes qui met son enfant de deux ans dans le lave-linge pour se rendre seule au dépanneur? L'enfant réussit à enclencher le bouton, et il meurt dans la cuve. Atroce, sans aucun doute, mais pour parvenir au poétique, il faut autre chose que cette constatation légale: «Négligence criminelle, / homicide involontaire, / ils ne m'ont pas expliqué la différence.» Mû par une idée formidable, ce recueil s'est malheureusement abîmé.

Sombre épiphanie

Tout autre est le recueil d'Alexandre Faustino. On est un peu déshabitué à ces recueils échevelés qui vont dans tous les sens, qui ne réussissent pas à unifier de quelque manière leur propos. Ainsi, Faustino a beaucoup d'influences, ne les renie pas, ce qui fait que les tons se multiplient un peu n'importe comment dans ce recueil au titre assez peu approprié d'*Épiphanie*, alors que la joie n'exulte pas ici, quand on

voit l'auteur «plongeant dans la terre qui se referme / où se perdent les yeux d'invalides».

Dans un poème dédié à Maurice Richard, on voit poindre Miron: «Je l'invente Pays / pendant que le jour / hissant ses cris / rejoint mon corps»; et pourquoi pas, en filigrane, Denis Vanier: «Le chapitre des nerfs nous découvre / le parfum de domiciles politiques / les matins de crise sur la table / habitude de mains de visages / et de céréales sauvages»; et pourquoi pas des poèmes de circonstance autour du Zénob de Trois-Rivières ou de la «Saint-Jean-Baptiste, 2006»; sans compter qu'il nous parle de façon assez vilaine des «genciues du désir», des «récifs de tes entrailles» ou du «poitrail de vos hivers».

Ce qui s'avère sans doute les aspects les plus curieux de ce travail, ce sont, entre autres choses, le côté terroir qui sourd des bourrasques ou des paysages nordiques, les élans un peu grandiloquents si le texte s'intitule *Le Cœur de Chénier*, ou les images surréalistes qui s'entrechoquent, comme «ce passage de femurs en cierge blanc» ou «les amas de cœurs blancs». Cela se peut sans doute quand on est aux prises avec «l'estomac de tentations malades».

Collaborateur du Devoir

TERRITOIRES OCCUPÉS

Christiane Frenette
Éd. Le lézard amoureux
Québec, 2007, 94 pages

ÉPIPHANIE

Alexandre Faustino
Éd. Marchands de feuilles
Montréal, 2007, 80 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Crimes italiens

Gilles Archambault

Il y a bien trente ans j'ai conduit un entretien radiophonique à Turin avec Franco Lucentini et Carlo Fruttero. Ils connaissaient alors un succès international grâce à un polar, *La Femme du dimanche* (Robert Laffont). Je me souviens de leurs propos à la fois intelligents et malicieux.

Depuis la mort par suicide en 2003 de Lucentini, Fruttero n'avait rien publié. Aussi son roman *Des femmes bien informées* a-t-il reçu en Italie un accueil plus que chaleureux. Il s'agit là encore d'un polar. Une ancienne jeune prostituée devenue femme d'un banquier riche est trouvée morte dans un fossé. Circonstance troublante, elle était revêtue des vêtements qui lui servaient pour exercer son métier d'origine.

Les «femmes bien informées» auxquelles le titre fait allusion ont toutes la parole. Elles nous la livrent dans les chapitres qui se succèdent. Il peut s'agir d'une journaliste, d'une policière, d'une amie du banquier, de sa fille, etc. Le ton comme nous le rend la traduction est celui de la sagacité, de l'ironie, de la vivacité d'esprit. Les allusions bien contemporaines pullulent et nous parviennent sans détour, sans non plus de vulgarité gratuite.

Point n'est besoin d'être lecteur de roman policier pour trouver de l'intérêt dans le déroulement d'une histoire qui aurait pu paraître sordide par certains aspects. Fruttero est octogénaire, mais il a l'art de ne jamais paraître appuyer. Non seulement *Des femmes bien informées* est-il un polar réussi, mais il est en même temps un portrait bien contemporain d'une ville italienne, Turin.

Beppe Fenoglio, mort à 40 ans en 1963, écrit dans un registre qui n'a rien à voir avec la verve de Fruttero. *La Paie du samedi* (Galli-

mard, coll. «L'imaginaire») est un roman mince, écrit fort sobrement à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le personnage principal, Et-

tore, a connu la Résistance. Rendu à la vie civile, il vit avec ses parents dans un misérable logis. Rien ne l'intéresse. Il supporte avec peine les remontrances de sa mère qui lui reproche son inaction. N'étaient les rencontres avec Vanda, sa vie serait une longue attente. Le jour où son père — il le préfère de loin à sa mère — lui déniche un emploi subalterne dans une usine de chocolat, il décide de s'allier à un filou qui lui ouvre la porte de la contrebande et des combines hasardeuses. Il réussit rapidement à se tailler une place dans ce monde inquietant jusqu'au jour où il doit mettre sur pied sa propre compagnie de camionnage. Vanda est enceinte, il doit l'épouser, histoire d'honneur. Il meurt renversé par un camion.

On rappelle en quatrième de couverture un propos d'Italo Calvino, pour qui ce livre est «un document de l'histoire d'une génération». C'est bien d'un document qu'il s'agit ici. Le roman est bref, les dialogues incisifs, la psychologie volontairement primaire.

Il y a pourtant une fascination dans la façon dont les péripéties nues sont restituées. Etore pourrait paraître trop unidimensionnel pour le lecteur distrait. Il y a pourtant dans ses réactions, dans les paroles que l'auteur lui attribue, un trouble, une indécision que tentent de masquer ses bravades.

La leçon de ce livre, pour peu qu'elle existe? Etore a connu dans la Résistance une existence trépidante et dangereuse que la vie qui lui a été offerte à son retour ne pouvait satisfaire. D'où ses coups de gueule, son apparente indifférence à la douleur. Un roman qui ne se laisse pas oublier facilement.

Collaborateur du Devoir

UN ALLIGATOR NOMMÉ ROSA

Marie-Célie Agnant



La violence des dictatures est au cœur de ce roman où les dialogues prennent des allures de soliloques et où les procès n'ont pas lieu devant jury. Implacablement, Marie-Célie Agnant provoque des rencontres entre un bourreau et sa victime, entre une femme et un homme, un tête-à-tête d'où personne ne sortira indemne.

les éditions du remue-ménage
www.editions-remueménage.qc.ca

LA DÉCOUVERTE

Marie-France Hirigoyen
LES NOUVELLES SOLITUDES

Un vaste panorama des nouvelles solitudes de notre temps, à partir d'expériences vécues, par l'auteur du *Harcèlement moral*.



3 ans de plaisirs de lire partagés!

À ne pas manquer dans cette édition: un grand dossier sur LA LITTÉRATURE ET LA POLITIQUE

Bulletin d'abonnement

Remplir et retourner à: Les éditions Entre les lignes
2177, rue Masson, bureau 411, Montréal (Québec) H2H 1B1
Téléphone: 514.526.2620
Télécopieur: 514.526.4111
 Oui, je m'abonne au magazine *Entre les lignes*.*
 Oui, j'abonne un(e) de mes ami(e)s au magazine *Entre les lignes*.*
Cadeau de: _____ Tél.: _____
 4 numéros / 1 an: 20,00 \$ + tx = 22,79 \$ (institutions: 22,00 \$ + tx = 25,07 \$)
 8 numéros / 2 ans: 35,00 \$ + tx = 39,88 \$ (institutions: 40,00 \$ + tx = 45,58 \$)

Nom: _____ Prénom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Province: _____ Code postal: _____

Tél. rés.: _____ Tél. bur.: _____

Courriel: _____

Mode de paiement: Chèque ou mandat à l'ordre de: Les éditions Entre les lignes Visa MasterCard

N° carte de crédit: _____

Date d'expiration: _____ Date: _____

Signature: _____

* L'ABONNEMENT DÉBUTERA AVEC L'ÉDITION VOL 4 N° 3 - MARS 2008.

«RENCONTRES LIBER»
Des livres et leurs auteurs

Regards sur le temps présent

AVEC

Benoit Duguay
Consommation et luxePatrick Lynes
Le besoin de l'impossibleAlain Médam
L'état des lieux par ciel variableGuy Ménard
Petit traité de la vraie religion

Dimanche 9 décembre de 14h à 16h

Librairie Zone libre

262, rue Sainte-Catherine est, Montréal

ENTRÉE LIBRE

RÉSERVATION 514-844-0756 ou zonelibre@zonelibre.ca

LITTÉRATURE

POLAR

Pauvre Congo!

John Le Carré semble se faire plus virulent avec les années

MICHEL BÉLAIR

Les histoires que raconte John Le Carré ne sont jamais tout à fait simples. Nourries de l'actualité politique internationale, elles mettent la plupart du temps en scène des hommes et des femmes qui n'ont rien à voir avec James Bond ou les espions des séries télé américaines; chez lui, rien n'est jamais tout à fait noir ni tout à fait blanc.

Complexes, riches, nuancés, les romans de Le Carré font rarement appel aux effets spéciaux ou aux arts martiaux; de Smiley jusqu'au médecin de *La Patience du jardinier* et au jeune interprète surdoué du *Chant de la mission*, ses héros sont d'abord des hommes qui cherchent à comprendre ce qui se passe avant d'agir et de prendre position. Mais depuis qu'il a atteint l'âge vénérable de 70 ans, en 2001, John Le Carré semble se faire plus virulent avec les années. Après avoir dénoncé les façons de faire pour le moins cavalières des grandes compagnies pharmaceutiques en Afrique, voilà que la cible se précise encore plus avec ce grand roman d'aventure et de compassion arrivé en librairie il y a quelques semaines.

Ici, c'est l'un des territoires les plus dévastés de la planète, le Congo, qui est au centre des préoccupations de tout le monde. Et, encore une fois, rien n'est simple dans le complexe écheveau que l'on voit se tisser fil par fil autour de Bruno Salvador, alias Salvo. Engagé comme interprète par une obscure officine secrète de Sa Majesté, Salvo est là pour que tout le monde se comprenne dans une sorte de conférence de la dernière chance visant à trouver une solution permanente aux problèmes du Kivu.

La conférence, convoquée par un «syndicat anonyme» servant les intérêts de la Grande-Bretagne, réunit un personnage charismatique, le mwangaza, des chefs de guerre des milices les plus actives sur le terrain et un représentant de la communauté des affaires liée aux Rwandais qui contrôlent l'acti-



MARTIN BUREAU REUTERS

John Le Carré, photographié à Paris en 2001

tivité économique du pays. Et Salvo, qui est le seul à saisir tout ce qui se passe vraiment autour de la table, fera bientôt face à un grave problème de conscience qui l'amènera à poser des gestes risquant de remettre en question l'opération planifiée. On rencontrera là quelques personnages admirables dont les gestes mêmes sont une dénonciation virulente de la rapacité des puissants.

Il faut dire aussi que *Le Chant de la mission* est remarquablement traduit par Mimi et Isabelle Perrin, qui réussissent à nous faire sentir la richesse et la complexité du monde de Le Carré sans jamais cé-

der à la facilité. On en veut encore.

Le Devoir

LE CHANT DE LA MISSION

John Le Carré
Le Seuil
Paris, 2007, 350 pages

Entrevue avec Isabel Allende

Écrire le 8 janvier

ANNE MICHAUD

Ottawa — Comme pour tous ses livres précédents, Isabel Allende a commencé la rédaction d'*Inés of My Soul*, son nouveau livre, un 8 janvier, une date porte-bonheur pour elle puisque c'est le 8 janvier 1981 qu'elle a jeté sur papier les premiers mots de ce qui allait devenir *La Maison aux esprits*. *Inés of My Soul*, son dernier-né, doit paraître en français au début de l'année prochaine.

«Au départ, c'était une lettre que j'écrivais à mon grand-père, qui était très malade, puis cette lettre est devenue le roman que vous connaissez, qui a très bien marché. Mais mon agent m'a dit qu'il fallait plus qu'un bon roman pour faire un écrivain... Je me suis donc attelée à l'écriture de mon second roman le 8 janvier suivant, et il s'est aussi très bien vendu. Depuis, je commence toujours mes livres le 8 janvier.» Par superstition? «C'est plutôt parce que ça me force à prévoir une période bien définie pour l'écriture dans mon agenda. Autrement, avec la promotion de mes livres qui me prend de plus en plus de temps, je n'aurais plus le temps d'écrire! En fixant une date précise, à partir de laquelle je deviens reclus, je m'oblige, et surtout j'oblige les autres, à respecter mon travail d'écrivain.»

Le 8 janvier 2008, Isabel Allende s'enfermera donc dans son bureau, ouvrira son ordinateur et s'attellera à l'écriture d'un nouveau livre. Quel en sera le sujet? «Ne me demandez surtout pas ça! Je n'en ai aucune idée! Chaque année, à cette époque-ci, je commence à ressentir de l'anxiété... Je fais des rêves étranges et je sais que quelque chose se passe dans mon subconscient, que je me prépare à donner naissance à une nouvelle histoire. C'est très physique, très organique, et je n'ai aucun contrôle sur ce processus. Et parfois, il arrive que mon intention première soit détournée... Par exemple, le 8 janvier 2006, je venais d'ouvrir mon ordinateur et je me préparais à écrire la première phrase d'un roman historique lorsque le téléphone a sonné. C'était mon agent, en Espagne, qui voulait que



JONATHAN ERNST REUTERS

Isabel Allende

ge lui lise ma première phrase. Je lui ai répondu qu'elle était en avance, à cause du décalage horaire, et que je n'avais encore rien écrit. Elle m'a répondu: «Pourquoi n'écrirais-tu pas un livre sur les 10 dernières années de ta vie? Il s'est passé beaucoup d'événements que tu n'as pas racontés.» Cette suggestion a complètement bouleversé mes plans et, de fait, j'ai écrit un livre de mémoires qui est déjà paru en espagnol et qui paraîtra bientôt en anglais, sous le titre *The Sum of Our Days*»

Elle s'attaquera peut-être enfin cet hiver à ce roman historique qu'elle avait mis en attente. «Peut-être... mais ce pourrait aussi être tout autre chose... Mes histoires prennent généralement beaucoup de temps avant d'arriver à maturité. Si j'ai cédé aussi facilement à la suggestion de mon agent ce jour-là, c'est peut-être parce que le roman que j'avais en tête n'était pas sûr... et peut-être ne l'est-il pas encore. On verra!»

Courage et intrépidité

En attendant, Isabel Allende s'est immergée dans la vie palpitante et tumultueuse d'Inés Suarez, l'une des fondatrices du Chili. Lorsqu'elle entreprend la périlleuse traversée de l'Atlantique pour rejoindre son mari, Inés Suarez est loin de se douter que ce voya-

ge la fera entrer dans l'Histoire. À son arrivée à Cuzco, elle apprend que son époux est décédé et rencontre Pedro de Valdivia, lieutenant de Francisco Pizarro, qui devient son amant. Valdivia a un rêve, celui de conquérir de nouveaux territoires, et en 1540, avec un petit groupe de soldats espagnols et quelques centaines d'Indiens, ils prennent la direction du Sud, pour fonder le Chili.

Ce qui a d'abord séduit Isabel Allende, c'est le courage et l'intrépidité d'Inés Suarez: «C'était une femme belle, forte et énergique, qui n'a pas hésité à traverser l'océan et à partir vers l'inconnu à une époque où les femmes, en Espagne, n'avaient généralement même pas le droit de quitter leur village! Et tout cela, elle l'a fait non pas pour trouver la richesse ou la gloire, mais par amour! L'amour des hommes et l'amour de l'aventure... Plus j'en apprenais sur elle, plus j'avais le sentiment qu'il fallait raconter cette vie hors du commun.»

Il a fallu à l'auteure près de quatre ans de recherches intensives pour réunir les informations nécessaires pour étayer son roman. «Inés est présente dans plusieurs livres d'histoire, mais généralement entre les lignes; il y a très peu de documents officiels qui font spécifiquement référence à elle. Il a donc fallu que j'étudie attentivement les faits historiques pour déceler sa présence et retracer les grandes étapes de sa vie. Mais j'ai fini par trouver ce que je cherchais. Par exemple, j'ai retrouvé la trace de sa naissance dans sa ville natale, Plasencia, en Espagne, le nom du bateau à bord duquel elle a traversé l'Atlantique, le moment de son arrivée à Cuzco et celui de son départ pour le Chili. Par la suite, plusieurs documents font référence à des transactions dans lesquelles son nom apparaît, telles que des héritages, des prêts, des ventes, etc. Au départ, c'était une femme illettrée, une simple couturière, mais elle est éventuellement devenue la deuxième personne la plus riche de tout le Chili.» *Inés of My Soul* doit paraître en français à l'hiver.

Collaboratrice du Devoir

Livre-cadeau idéal

Michel DAVID

LE PETIT MONDE DE SAINT-ARSELME
(CROQUIS DES ANIMÉS 80) ISBN 978-2-7001-9044-3 • 25,00 \$ (100 p.)

L'ENRAGÈMENT
(CROQUIS DES ANIMÉS 80) ISBN 978-2-7001-9729-1 • 25,00 \$ (107 p.)

LE TEMPS DES ÉPREUVES
(CROQUIS DES ANIMÉS 80) ISBN 978-2-7001-9040-9 • 25,00 \$ (100 p.)

LES HÉRITIERS
(CROQUIS DE L'AN 2000) ISBN 978-2-7001-9040-9 • 25,00 \$ (100 p.)

BEST-SELLERS idéals pour le temps des fêtes à venir.

GUÉRIN, éditeur Itée
514-842-3481

En vente dans toutes les librairies
Les prix sont indiqués sous réserve de modifications.

Monet nous réinventons la librairie

Calendrier culturel



1^{er} décembre 2007
14 heures
Janette Bertrand
Causerie animée
par Danielle Laurin



2 décembre 2007
de 14 heures
à 15 heures 30
Jean Lemire
Rencontre avec le chef
de mission du Sedna IV



8 décembre 2007
14 heures
Nicole Fyfe-Martel
Rencontre avec
l'auteure de
Hélène de Champlain

Inscrivez-vous au bulletin culturel par courriel!
www.librairiemonet.com 514 337-4083

Illustration: Janice Nadeau

ARCHAMBAULT & PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes:
du 20 au 26 novembre 2007

QUEBECOR MEDIA

ROMAN

- SANS RIEN NI PERSONNE**
Marie Laberge (Boréal)
- A.N.G.E. T. 3 : PERFOIA**
Anne Robillard (Michel Brûlé)
- LA TRAVERSÉE DU CONTINENT**
Michel Tremblay (Leméac)
- LA RÉVEUSE D'OSTENDE**
Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
- NOUS, LES DEUX T. 3 : LE MYSTÈRE...**
Bernard Werber (Albin Michel)
- CHAGRIN D'ÉCOLE**
Daniel Pennac (Gallimard)
- LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE T. 11**
Anne Robillard (De Mortagne)
- MILLE SOLEILS SPLENDIDES**
Khaled Housseini (Belfond)
- MAL ÉLEVÉ**
Stéphane Dompiere (Québec Amérique)
- LE PREMIER ET LE DERNIER MIRACLE**
Antoine Filisadi (Michel Brûlé)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- PASTA ET CETERA LA DI STASIO**
Josée Di Stasio (Flammarion Québec)
- LE GUIDE DU VIN 2008**
Michel Phaneuf (De l'Homme)
- MISSION ANTAARCTIQUE**
Jean Lemire (La Presse)
- PATRICK ROY, LE GUERRIER**
Michel Roy (Libre Expression)
- LE SECRET**
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- DE FEMME À FEMME**
Collectif (TVA Publications)
- CRÉATURES FANTASTIQUES DU QUÉBEC**
B. Perro / A. Girard (Trécarré)
- JE M'APPELLE MARIE**
Christian Tétreault (De l'Homme)
- SELECTION CHARTIER 2008**
François Chartier (La Presse)
- HISTOIRE DES QUÉBÉCOISES EN PHOTOS**
Hélène-Andrée Bizier (Fides)

JEUNESSE

- HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE...**
J.K. Rowling (Gallimard)
- LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 4**
India Desjardins (Intouchables)
- NE MEURS PAS LIBELLULE**
Linda Joy Singleton (ADA)
- LÉONS T. 10 : L'ÎLE DES OUBLIÉS**
Mario Francis (Intouchables)
- LA FABLEUSE ENTRAÎNEUSE**
Dominique Demers (Dubbac Amérique)
- KID PADDLE T. 11 : LA MOMIE...**
Midam (Dupuis)
- PAKAL T. 6 : LE SOLEIL BLEU**
Maxime Roussy (Intouchables)
- LE DICO DES FILLES 2008**
Dominique Alice Rouyer (Fleurus)
- AU-DELÀ DE L'UNIVERS T. 6**
Alexandra Larochelle (Trécarré)
- À LA CROISÉE DES MONDES**
Philip Pullman (Gallimard)

ANGLOPHONE

- THIS IS YOUR BRAIN ON MUSIC**
Daniel J. Levitin (Plume)
- THE SECRET**
Rhonda Byrne (Beyond Words)
- THE BANCROFT STRATEGY**
Robert Ludlum (St. Martin's Press)
- NEXT**
Michael Crichton (Harper Collins Canada)
- EAT, PRAY, LOVE**
Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
- CROSS**
James Patterson (Warner Books)
- THE PILLARS OF THE EARTH**
Ken Follett (Dutton)
- WORLD WITHOUT END**
Ken Follett (Dutton)
- ECHO PARK**
Michael Connelly (Warner Books)
- GENESIS : CHAPTER AND VERSE**
T. Banks / P. Collins (McArthur & Company)

Escapades culturelles Archambault



UN DIMANCHE AVEC BACH à Montréal
Le dimanche 9 décembre 2007

Pour information
514.380.3113 ou 1.877.371.2323
ou consultez www.archambault.ca/escapades

20^e anniversaire

Librairie
PROFESSEUR, CONSEILS ET DÉCOUVERTES

Venez assister
à une table ronde
sur le roman historique

Animée par
Josée Bournival

Jeu 6 décembre
à 19 heures

Romans publiés
aux Éditions Hurtubise HMH

Librairie indépendante agréée
Place Longueuil • 825, St-Laurent O.
450-679-821 • info@librairie-dre.com

RENÉ OUELLET
Le sentier des Roquemont

NICOLE FYFE-MARTEL
Hélène de Champlain

JEAN-PIERRE CHARLAND
Les portes de Québec

Documents



À la lecture du *Don Quichotte de la Manche* de Miguel de Cervantès, du *Second rouleau/The Second Scroll* d'Abraham Moses Klein, de la mystique d'Abraham Aboulafia (1240-1291), de l'antisémitisme de Louis-Ferdinand Céline, de *W ou le souvenir d'enfance* de Georges Perec, de Schreber, de Freud, de Lacan, du Talmud, de la Bible... Anne Elaine Cliche propose, dans cette étude, une analyse novatrice du Messie comme figure du rêve, mais aussi comme figure du temps.

ANNE ELAINE CLICHE

Poétiques du Messie

L'origine juive en souffrance

300 p., 28 \$

XYZ
éditeur

XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.525.75.37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LIVRES

B É D É

Histoire de bulles et bulles d'histoire

FABIEN DEGLISE

Les créateurs de bandes dessinées cherchent-ils à savoir où ils s'en vont? Pas plus que d'autres, sans doute. Mais on peut légitimement se questionner en constatant la fascination qu'ils ont actuellement pour les récits historiques et autres introspections dans des époques révolues, une activité fortement recommandée, comme le veut la formule consacrée, pour savoir où l'on va.

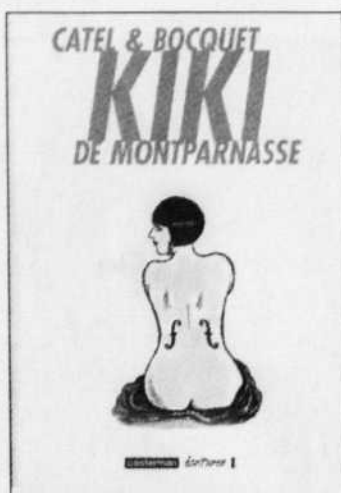
C'est qu'en ligne, deux maisons d'édition viennent en effet de mettre sur le marché trois récits qui plongent dans la vie ordinaire de grands oubliés de l'histoire. Celle d'un célèbre modèle de Paris du début du siècle. Celle de résistants allemands au temps d'Hitler. Et celle aussi d'un ferrailleur roumain qui aurait mené une double vie.

Tous ont existé. Tous sont sortis des écrans radars de la mémoire collective jusqu'à aujourd'hui, où, poussés par des coups de crayon efficaces et des scénarios intelligents, ils viennent en chœur confirmer que le regard historique du 9^e art est désormais autant mûre qu'assumé.

Premier arrêt de ce voyage dans le temps: *Kiki de Montparnasse* (Casterman), de Catel et Bocquet. Brique de quelque 400 pages, l'objet relié retrace la vie d'Alice Prin, alias Kiki, personnage marquant de la vie culturelle parisienne du début du siècle dernier.

Maîtresse, compagne, amie, muse et égérie des Modigliani, Duchamp, Aragon, Picasso, Cocteau et compagnie, Kiki a mené une vie débridée au temps des années folles. Et plus encore, comme en témoigne ce roman graphique qui, dans un décor aussi excitant que déprimant, dresse la chronologie d'une existence atypique faite de plaisirs éphémères, de recherche de sens et de transgression d'interdits.

La proposition est ambitieuse. Mais elle est aussi habilement orchestrée par le duo de créateurs, qui passe par la porte des évé-



ments clés pour suivre la délicieuse Kiki dans son cheminement. Événements associés à des adresses où la donzelle a habité, s'est dénudée ou a exposé certaines de ses œuvres. Sublime.

Amour et obscurantisme

Tout aussi intense et certainement plus dramatique, le troisième tome de la série *Amours fragiles* (Casterman) nous conduit dans l'obscurantisme de l'Allemagne nazie vu à travers les yeux de Maria, Katarina et Martin, un groupe de notables qui, en plein cœur de la guerre, essayent d'organiser la résistance contre la folie dévastatrice d'Hitler.

Le sujet est bien sûr hautement original. Il devient aussi des plus captivants, case après case, grâce au talent de Beuriot qui, sur un scénario de Richelle, vient ainsi lever le voile sur une rébellion, méconnue de l'histoire, que des gens bien ordinaires mais déterminés ont soutenue. Malgré tout...

Autre lieu, mais même époque: Joseph Joanovici, un immigré roumain, aurait pu, lui aussi, rester un homme ordinaire. Arrivé en France en 1925, le personnage principal du premier volume d'*Il était une fois en France* (Glénat) est devenu

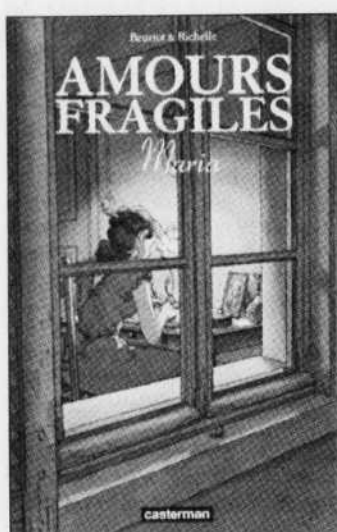
millionnaire pendant l'Occupation grâce au marché noir et à une simple entreprise de récupération de métal. Proche des services secrets allemands et de la Gestapo française, il s'est également illustré pour avoir soutenu financièrement la Résistance mais aussi pour avoir sauvé des camps de la mort pas moins de 150 personnes.

Or, après la Deuxième Guerre mondiale, l'étrange ferrailleur, aux nombreuses amitiés, a autant été décoré comme résistant que jeté en prison pour collaboration. Il est mort en 1965, sans le sou et dans la solitude à Clichy, en banlieue parisienne. Pour vrai.

Le destin de Joanovici, tout comme son curriculum vitae, est aussi mystérieux qu'intrigant. Il fournit aussi une matière dense à Nury et Vallée qui, en 56 pages, posent ici, avec un montage très cinématographique et très exigeant, les grandes lignes de l'aventure rocambolesque du résistant-collabo, dont la double vie laisse forcément perplexes.

Contrairement à la passion des bédéistes pour le passé, qui elle nous réjouit.

Le Devoir



GUYLAINE MASSOUTRE

Il y a deux ans, le 27 novembre 2005, une première chirurgicale révolutionnait la médecine. Il s'agissait d'une greffe de visage sur Isabelle Dinoire, mordue par sa chienne. Alors qu'elle gisait inconsciente, la jeune femme de 38 ans, qui ne voulait plus vivre, était ramenée au monde amputée du nez, de la bouche et du menton.

Isabelle revint donc à la vie défigurée, monstrueuse, atrocement mutilée. Sa bête domestique l'avait dévorée jusqu'à l'os, proprement, s'il est permis de décrire ainsi le visage scalé par les crocs. Et sa vie biologique s'en accommodait... Hospitalisée à Amiens, elle allait trouver là une équipe extraordinaire de soignants, chirurgiens, psychiatre, infirmières, ergothérapeutes... puis des immunologistes lyonnais et d'autres spécialistes, sensibles à son cas.

Le *Baiser d'Isabelle*, de Noëlle Châtelet, raconte neuf mois de soins prodigués à Isabelle, de démarches et de lucidité jusqu'à l'opération finale. Récit, donc, d'une grande émotion: l'écriture suit les faits — la souffrance, l'espoir, l'attente, le don, la greffe — et en retrace les enjeux à chaque étape. La compassion n'avait qu'une issue: réparer les dégâts, sans en faire d'autres.

Les questions d'éthique n'étaient pas les plus simples. L'acte chirurgical — greffer des morceaux étrangers — touchait un lieu sensible, le plus visible d'un humain: son visage.

Qu'on se souvienne des livres de Châtelet sur la fin de vie volontaire de sa mère, infirmière, sur la chirurgie esthétique ou sur l'androgynie. Avec tact, sobriété et respect à chaque ligne, elle entre dans la science, la psychologie, l'éthique. Quelle est la définition d'une santé acceptable? Jusqu'où repousser les limites, les risques et les responsabilités?

Sous le masque

Il a fallu un protocole médical exemplaire, des autorisations venues des plus hauts comités d'éthique, l'organisation d'une équipe cohérente et volontaire, qui impliquait au moins trois hôpitaux (que séparent quelques centaines de kilomètres). Puis, ce fut l'attente, entre les soins d'une complexité extrême.

Pour chaque étape, la clarté est au rendez-vous. Châtelet a longuement interrogé Isabelle, ainsi que les intervenants médicaux. L'anonymat légal est respecté; figurent des prénoms, suivis d'une majuscule, point.

A cette sobriété, l'auteure oppose la médiatisation délirante qui s'ensuivit. Sur Internet, les interdits moraux et légaux ne valent pas grand-chose. Qui aurait prévu que d'Angleterre, où la Dolly, la brebis clonée, avait eu un public ardent, les limiers se jetteraient sur le fait divers? Internet relayait cette presse à scandale. On souleva des témoins pour s'emparer des indices susceptibles de faire gonfler les tirages.

Isabelle est devenue une vedette

malgré elle. Elle demeure pourtant, à ce jour, sous surveillance médicale. En échange, elle est cette partenaire dont la recherche scientifique a besoin. Tout n'a pas été dit encore, sur les progrès pour l'humanité qui suivent ces chirurgies exceptionnelles.

Que retenir de l'ouvrage? Le courage de la blessée? L'audace des mains de fées qui rejointoyèrent de minuscules veinules, des nervures à travers lesquelles, d'un coup pour les nerfs, le corps d'Isabelle prit possession d'un corps étranger? Le don d'organe qu'une autre femme, et sa famille après elle, avait autorisé?

Il y a davantage à découvrir. Dans la chaîne des professionnels de la santé, une cinquantaine d'intervenants sont mobilisés, chacun seul responsable de sa discipline. Il y a à ressentir les limites de ceux qui ont reculé. Et l'importance des conseils d'éthique qui durent se prononcer. Un tel ouvrage informe. L'écriture recommence et refait les liens, innerve le chaînon humain, en décalé, avec méthode, scientifiquement.

Autres questions médicales

Antoine Sénanque, pour *La Grande Garde* (Grasset), a obtenu cet automne le prix Jean-Bernard de l'Académie de médecine, qui récompense une œuvre littéraire traitant de médecine. Ce neurologue y raconte une faute médicale gravissime, inspirée par sa longue expérience de l'hôpital.

Mi-roman, mi-récit, comme le précédent d'ailleurs, un autre ouvrage de compassion mérite d'être signalé, pour ses qualités littéraires étonnantes. Olivia Rosenthal, dans

On n'est pas là pour disparaître, trace le portrait d'un homme atteint d'Alzheimer. Monsieur T. ne se souvient pas qu'il a tenté de poignarder sa femme. Quand on l'interroge, il répond à côté. Mais il vit, le cerveau endommagé, le langage dérapant, la logique obtuse.

A cet accompagnement réel, l'auteure superpose la descente de son père sur la pente de cette maladie. Son émotion, donc, n'est pas simple curiosité. Comprendre ce qui échappe, cette mort partielle, lente, dégradante, impose de tenter l'impossible pour que ces êtres conservent leur dignité.

Rosenthal, par son invention langagière, non seulement commerce avec ce cerveau altéré, mais, suivant l'esquive, elle campe l'instant éternellement présent de tels malades. Ce livre pudique traverse une vie qui s'interrompt sans finir. Mourir peut-il être une délivrance? La littérature, sans faire de miracle ni répondre à la question, dépose quand même un petit trésor: l'effort d'un temps d'accompagnement, une cohabitation solidaire.

Collaboratrice du Devoir

LE BAISER D'ISABELLE

L'AVENTURE DE LA PREMIÈRE

GREFFE DU VISAGE

Noëlle Châtelet

Le Seuil

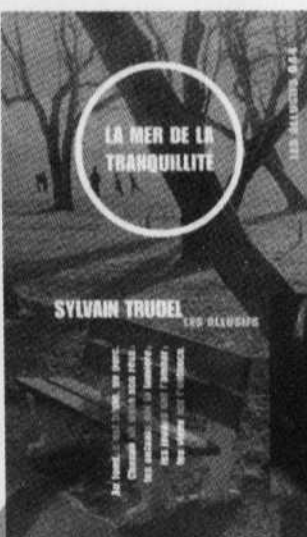
Paris, 2007, 319 pages

ON N'EST PAS LÀ POUR DISPARAÎTRE

Olivia Rosenthal

Verticales

Paris, 2007, 216 pages



PEU DE LIVRES AUJOURD'HUI OBLIGENT À CES ARRÊTS SUR PAGE, RESPIRATIONS NECESSAIRES APRÈS L'ÉMERVEILLEMENT DU LANGAGE. C'EST CELA QU'OFFRE TRUDEL, DONT L'ÉCRITURE, D'UNE GRANDE LUCIDITÉ POÉTIQUE, LE PLACE DANS LA LIGNÉE DES ENCHANTEMENTS, CELLE DE RÉJEAN DUCHARME.

VALÉRIE MARIN LA MESLÉE / LE MONDE

HEUREUX LES ALLUSIFS, SYLVAIN TRUDEL REMPORTE LE PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2007 POUR SON RECUEIL DE NOUVELLES LA MER DE LA TRANQUILLITÉ, IL EST AUSSI L'AUTEUR DU BOULEVERSAIRE ROMAN DU MERCURE SOUS LA LANGUE.

PÉNÉTRÉ D'UNE BEAUTÉ OBSCURE, LA MER DE LA TRANQUILLITÉ FOUDDROIE ET INSPIRE À LA MANIÈRE DES GRANDS POÈMES.

ELSA PÉPIN / ICI

LES ALLUSIFS

Conseil des Arts du Canada

Dossier

La Terre aux abois

NUMÉRO 721 • DÉCEMBRE 2007

Climat: l'heure des choix

Jean-Guy Vaillancourt

L'eau, une ressource sans prix

Sylvie Paquerot

Le courage d'agir

Entrevue avec Louise Vandelac

Les OGM démasqués

Gilles-Éric Séralini

Vers une écologie politique

Jean-François Filion

Artistes invités:

Mathieu Bouchard

Aurélien Painné

Marie-Ève Proteau

Chronique Promenades

Ying Chen

Relations

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an: 35 \$ Deux ans: 65 \$

A l'étranger (un an): 45 \$

Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)

Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)

Par téléphone: (514) 387-2541

Par courriel: relations@cif.qc.ca

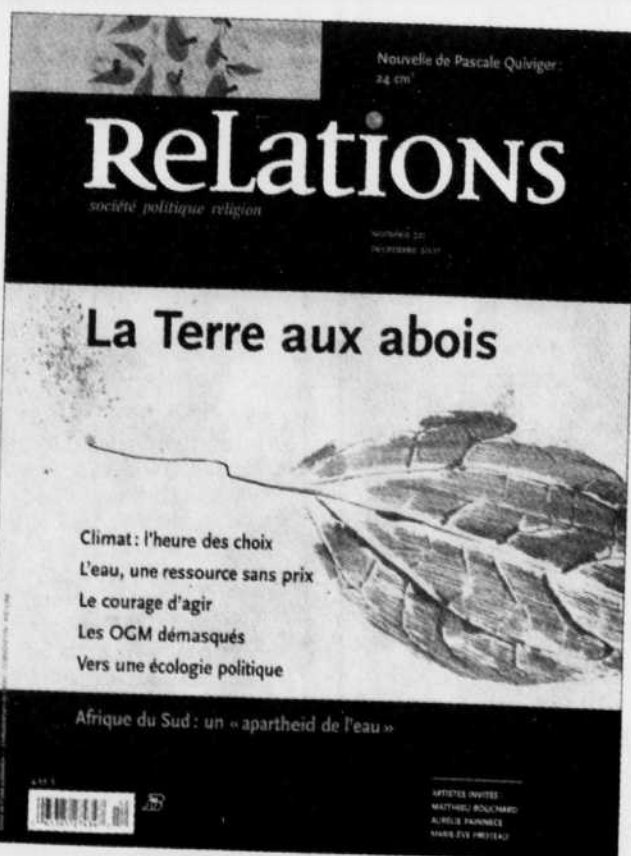
Par la poste: Relations

25, rue Jarry Ouest

Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES

ET LIBRAIRIES 4,95 \$ + TAXES

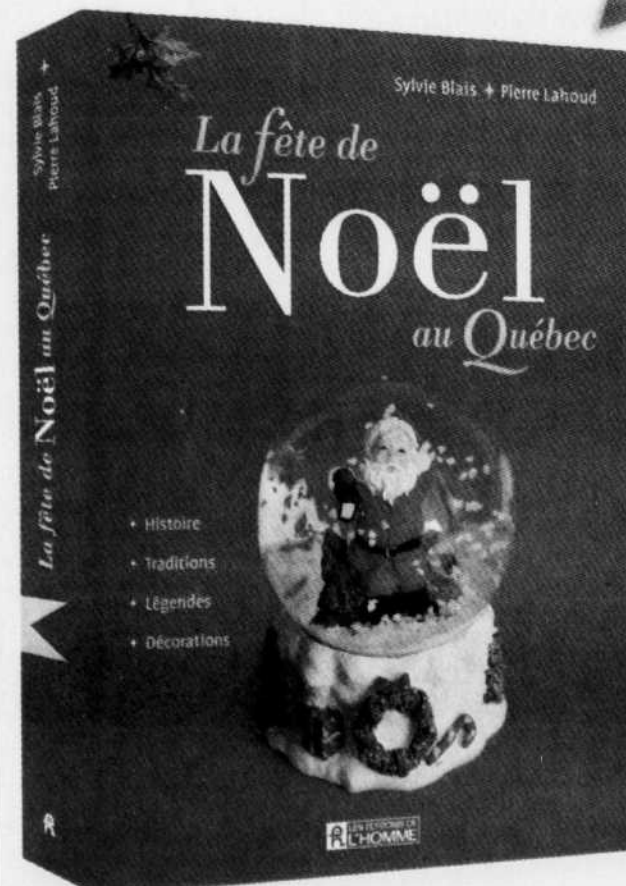


La revue qui met
Les points sur Les

Pour consulter le sommaire détaillé: www.revuereplications.qc.ca



Noël, Noël, voici Noël!



La fête de Noël au Québec

de Sylvie Blais et Pierre Lahoud

vous propose une superbe

rétrospective des Noëls québécois,

de la Nouvelle-France à nos jours.

Pour la première fois, la fête est

racontée dans ses aspects sacrés

et profanes: la messe de minuit

et l'Enfant Jésus en cire côtoient

le Père Noël et les recettes des

réveillons d'antan. Contes, légendes

et traditions sont évoqués, en même

temps que les Noëls émouvants

de la Seconde Guerre mondiale ou

de la Crise. Plus que jamais, vous

comprendrez le sens du classique

souhait: Joyeux Noël!

LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

QUEBECOR MEDIA

www.edhomme.com

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le féminisme et moi



Louis Cornellier

D'après vous, à qui me suis-je identifié le soir du 6 décembre 1989, triste date du massacre de 14 étudiantes de l'École polytechnique par Marc Lépine? Aux victimes, bien sûr, à ces jeunes femmes qui auraient pu être mes collègues, mes sœurs, mes amies, mes amoureuses, et même... moi. Le lendemain, à l'UQAM, où j'étudiais, des affiches de groupes féministes placardées à la hâte me disaient que je ne pouvais pas, que j'étais dans l'autre camp. Ce dogmatisme, à l'époque, m'avait levé le cœur. Je me voulais, en mon âme et conscience, du côté des innocentes victimes et on me rangeait, de force, par effet de système, dans le camp des bourreaux potentiels. Peu de temps après, j'ai lu le *Manifeste d'un salaud*, de Roch Côté, comme une libération. Le féminisme radical avait eu raison de ma bonne foi.

J'ai revécu une expérience semblable en lisant *Pouvoir et violence sexiste*, un recueil de textes de feu Andrea Dworkin traduits en français. Présentée par sa préfatière, Catharine A. MacKinnon, comme une géniale écrivaine martyre, combattue par les critiques, les journalistes, les éditeurs et les pornographes, cette ex-prostituée devenue «radicale, matérialiste, lesbienne, anti-raciste, femme de gauche et incarnation d'un espoir humaniste», selon les mots de son traducteur et présentateur Martin Dufresne, travaille tellement à la hache qu'elle sus-

cite rapidement un malaise, à tout le moins pour un lecteur.

Marc Lépine, écrit-elle, «n'était pas fou». Son geste et sa pensée, assène-t-elle sans autre argumentation, «étaient politiques». Et aux journalistes qui, comme moi, refusent d'être associés à l'assassin, elle balance: «Et il est vrai que ce ne sont pas tous les hommes qui saisissent sur les femmes.» Donc, faute de fusil, les hommes prennent un stylo ou autre chose, mais toujours une arme pour agresser les femmes.

Une telle généralisation abusive non seulement choque, mais a aussi l'effet pervers d'exclure les hommes de la lutte féministe. J'ai passé ma vie entière à être craintif devant les violents qui sont, je le reconnais facilement, le plus souvent des hommes. J'ai toujours su, toutefois, par mon expérience intime, familiale et sociale, que le fait d'être un homme ne s'accompagne pas nécessairement du fait d'être violent. C'est la raison pour laquelle j'ai toujours considéré que le seul combat universellement valable était celui en faveur de l'humanisme, c'est-à-dire de la dignité de tous. Que ce combat ait dû prendre, souvent, et encore aujourd'hui, le visage du féminisme, va. La pleine humanité des femmes a été, ici comme ailleurs, abondamment bafouée et, dans ces conditions, le combat humaniste devait se faire féministe. Je n'accepte pas, cela dit, d'être assimilé aux méchants par réflexe dogmatique, en raison de mon appartenance au sexe masculin.

Hors combat

Dworkin combat avec une remarquable passion la violence faite aux femmes et toutes les discriminations dont elles sont victimes. Je partage ses propos quand elle affirme que la prostitution, sans

autre forme de violence, est une violence en soi. J'y adhère encore quand elle écrit, dans une belle formule, que «le féminisme existe pour qu'aucune femme n'ait jamais à faire face à son oppresseur dans le vide, seule». Le problème, c'est qu'elle me dit que je n'ai presque pas le droit d'y adhérer, sauf à rejeter totalement ma masculinité.

Qui est l'homme qui dégrade la femme par la prostitution? «Il est Tout le monde», répond-elle. Moi aussi, donc. Et pour être sûre de n'oublier personne, elle lance des chiffres si exagérés qu'ils en deviennent insignifiants. Ainsi, aux États-Unis, «une fillette sur trois va être agressée sexuellement avant d'atteindre dix-huit ans» et «une femme mariée sur deux est violente ou l'a déjà été». Des hommes bons? Il n'y en a pas vraiment, laisse-t-elle entendre, dans une société qui célèbre le viol (!) et dans laquelle les médias «disent que la violence conjugale est vraiment sexy».

Pas son radicalisme et ses outrances, Andrea Dworkin m'exclut d'un combat qui est pourtant aussi le mien. L'avenir du féminisme ne passe pas par là.

Le retour de L'Euguélonne

Dans *L'Archéologie du futur*, un recueil d'extraits tirés de cinq de ses ouvrages, l'écrivaine Louky Bersianik m'amène à me questionner sur le traitement que je réserve aux œuvres féministes. «La question de la critique est problématique, suggère-t-elle, surtout à propos des livres écrits par des femmes. Est-ce un regard étranger que pose la critique sur des œuvres travaillées par la conscience féministe? En quoi consiste cette étrangeté pour le profane? Et comment celui-ci reçoit-il la mise en question de son propre système symbolique, questionné justement par cette conscience-là?»

Ce sont, en effet, des questions essentielles, qui interdisent la naïveté critique. Dans le cas de Dworkin, je pense néanmoins avoir expliqué pourquoi elles ne suffisent pas à expliquer le malaise du lecteur. Le cas de Bersianik est différent. «*Novel évangile, manifeste*

et parodie d'une extraterrestre», selon les mots de Laurent Mailhot, *L'Euguélonne* prêche «avec humour la bonne nouvelle», féministe, bien sûr. Si elle contient quelques affirmations qui font tiquer — «Je ne comprends pas pourquoi la Vie a si peu d'importance pour les Hommes, peut-on par exemple y lire. Probablement parce que ce ne sont pas eux qui la donnent» —, cette œuvre propose néanmoins une intéressante réécriture mythologique et féministe de l'histoire humaine. Cultivant par moments une certaine obscurité, peut-être attribuable aux multiples analogies non expliquées avec la Grèce antique dont Bersianik serait une connaisseuse, *L'Euguélonne*, de même que les autres titres de l'auteure, heurte nos certitudes concernant les rapports entre le masculin et le féminin, mais il le fait, la plupart du temps, avec une habileté littéraire qui désamorce un peu les résistances. Il ne convainc pas toujours, mais il fait réfléchir.

On attribue à Bersianik la maternité de la féminisation de la langue. Les propos qu'elle tient à cet égard dans *L'Archéologie du futur* sont, en effet, originaux et souvent justes. «*Cette œuvre*, écrivait Andrée Ferretti dans *Le Devoir* du 24 août 2006, *devrait faire la fierté de la culture québécoise.*» Je ne suis pas un adepte, mais je ne dis pas le contraire.

louisco@sympatico.ca

POUVOIR ET VIOLENCE SEXISTE

Andrea Dworkin

Sisyph

Paris, 2007, 126 pages

L'ARCHÉOLOGIE DU FUTUR

Louky Bersianik

Préface de France Théoret

Sisyph

Montréal, 2007, respectivement 128 et 144 pages

PSYCHOLOGIE

L'autre Mailloux

LOUIS CORNELLIER

Il existe, au Québec, un certain doc Mailloux qui ne fait pas toujours honneur au discours psy. Sait-on, cela dit, que l'énergumène a eu, un demi-siècle plus tôt, un homonyme de grande envergure qui a contribué, plus que quiconque, à donner ses lettres de noblesse au discours psy en terre canadienne-française? On pourra le découvrir en lisant *Psychologie, psychologie clinique, psychodynamique*, un choix de textes du père Noël Mailloux, présenté par Michel Peterson.

Qualifié de «premier ambassadeur de la psychologie canadienne» par un collègue, cet éminent dominicain fut à l'origine de l'institutionnalisation de la psycholo-

gie scientifique au Québec. Ses recherches l'ont mené à établir «des passerelles entre psychanalyse et catholicisme», notamment dans le cadre d'une théorie de la délinquance chez les adolescents dans laquelle il a cherché à nouer «la théorie thomiste des passions à la théorie freudienne des pulsions». Son engagement dans la cause des adolescents en difficulté a d'ailleurs marqué tout son parcours.

Invité à répandre ses lumières un peu partout dans le monde à partir des années 1940, le père Mailloux, dira Jean-Charles Falardeau, a présidé au passage de la psychologie québécoise du «stade artisanal» au «stade scientifique» en sachant toujours éviter le dogmatisme.

Cet ouvrage reprend, entre autres, un texte consacré à Freud dans lequel il montre l'intérêt de cette pensée athée pour une morale chrétienne. Le maître de Vienne aurait certainement été éberlué par les acrobaties philosophiques auxquelles se livre le savant dominicain pour déboucher, à partir d'une critique de certaines de ses thèses, sur une apologétique, mais il aurait été forcé de reconnaître, selon le mot de Claude Lévesque, la «carrure» intellectuelle de son commentateur.

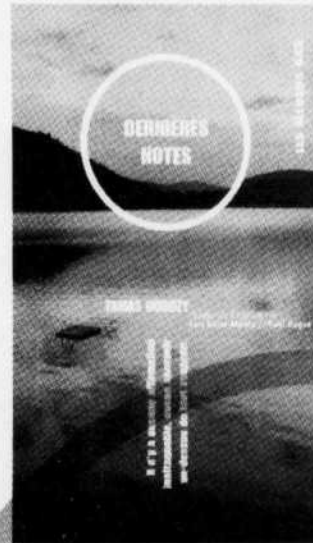
«La dette de la psychanalyse, de la psychologie, de la criminologie, de la psychoéducation et de la philosophie québécoises à l'égard du père Mailloux est profonde», écrit Michel Peterson. *Pourtant, aucun ouvrage de lui n'est aujourd'hui disponible*

[...]. Ce n'est plus vrai et ce n'est que justice pour ce pionnier, né en 1909 et mort en 1997.

Collaborateur du Devoir

PSYCHOLOGIE,
PSYCHOLOGIE
CLINIQUE,
PSYCHODYNAMIQUE

Choix de textes, 1
Noël Mailloux
Présentation de Michel Peterson
Liber
Montréal, 2007, 240 pages



LA CAPACITÉ À SE GLISSER
DANS CHAQUE VOIX EST L'UNE
DES GRANDES RÉUSSITES DE
DERNIÈRES NOTES.

RAPHAËLLE LEYRIS /
LES INROCKUPTIBLES

LES QUÉBÉCOIS LORI SAINT-MARTIN
ET PAUL GAGNÉ, LAURÉATS DU PRIX
DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL EN 2000
[...] ONT, ENCORE UNE FOIS, FAIT
DES MERVEILLES.

DANIELLE LAURIN /
LE DEVOIR

HEUREUX LES ALLUSIFS, NOS TRADUCTEURS
LORI SAINT-MARTIN ET PAUL GAGNÉ
REMPORTENT UNE FOIS DE PLUS LE PRIX DU
GOUVERNEUR GÉNÉRAL POUR LEUR EXCELLENTE
TRADUCTION DU RECUEIL DE NOUVELLES
DE TAMAS DOBOZY *DERNIÈRES NOTES*.

LES ALLUSIFS

Conseil des Arts
du Canada

DANIEL DANIS

Le chant
du dire-dire

Félicitations à Daniel Danis, lauréat du Prix littéraire
du Gouverneur général 2007 – Théâtre

«L'auteur affirme plus que jamais sa dramaturgie de la parole, cet hommage vibrant au pouvoir incantatoire des mots. Comme le spectateur, le lecteur constatera à quel point l'écriture de Daniel Danis est de celles qui soulèvent.»

- Christian Saint-Pierre, *Voir*

«De Danis, je dirais qu'il est parvenu à inventer une langue théâtrale unique [...] La structure même de la pièce est incomparable, puisqu'il s'agit d'un récit-dialogue puisant aussi bien dans le bagage du conte que dans celui du drame psychologique théâtral nord-américain, aux confins quelque part des illuminations chamaniques amérindiennes.»

- Raymond Bernatchez, *La Presse*

«Unique, la langue de l'auteur fait naître des univers singuliers, nichés entre le silence et la recherche de la parole perdue. Théâtre de la mémoire, du mode narratif, de la fatalité qui rôde, d'un drame déjà consommé, la dramaturgie de Daniel Danis vit par les mots.»

- Marie Labrecque, *Voir*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com



HURTUBISE HMH

Naim Kattan
Châteaux en Espagne
le regarde les femmes

Félicitations à Naim Kattan,
récipiendaire
du Prix Hervé Deluen,
décerné par l'Académie française.

www.hurtubisehmn.com

ESSAIS

BEAUX LIVRES

La Nouvelle-France: une société européenne en pleine nature

Par sa sensibilité aux différentes catégories sociales, à l'expérience commune plutôt qu'à l'exceptionnel, Jean-Pierre Hardy corrige bien des lieux communs et dresse un tableau rigoureux et riche de la vie française sur les rives du Saint-Laurent.

CHRISTOPHE HORGUELIN

Fort du succès de leur grand livre d'histoires et d'images sur les coureurs des bois, rédigé en 2003 par Georges-Hébert Germain, Libre expression et le Musée canadien des civilisations publient cet ouvrage de semblable facture sur la vie quotidienne en Nouvelle-France. En dix chapitres bien tassés et copieusement illustrés, l'historien Jean-Pierre Hardy y explique comment les premiers Canadiens s'y prenaient pour travailler, manger, s'habiller, prier, se soigner et se faire pendre par le cou à la mode de chez nous.

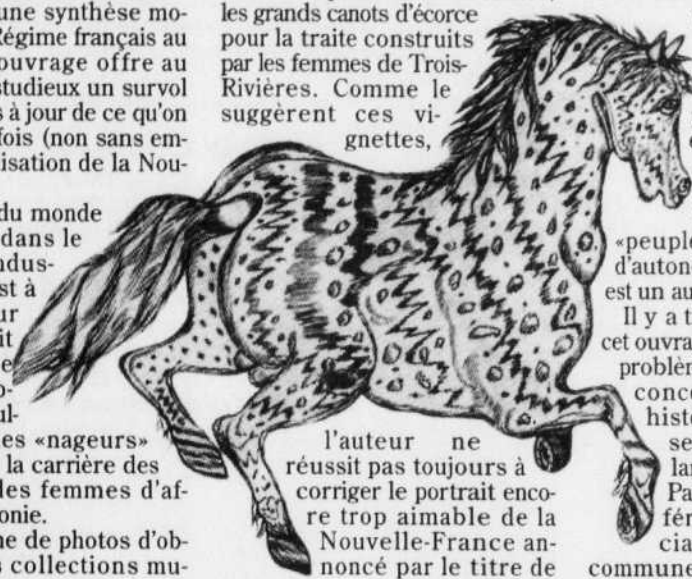
À défaut d'une synthèse moderne sur le Régime français au Canada, cet ouvrage offre au grand public studieux un survol complet et très à jour de ce qu'on appelait autrefois (non sans emphase) la civilisation de la Nouvelle-France.

Spécialiste du monde des artisans dans le Québec préindustriel, Hardy est à son meilleur lorsqu'il décrit la journée de travail des apprentis, des cultivateurs et des «nageurs» (rameurs), ou la carrière des hommes et des femmes d'affaires de la colonie.

Une centaine de photos d'objets tirés des collections mu-

seales canadiennes (outils, vêtements, instruments de musique, meubles) constituent le principal attrait visuel du livre. Le reste de l'iconographie est fait du mélange habituel d'images d'époque (toujours un peu les mêmes, elles sont rares), de gravures européennes, de peintures datant d'une époque postérieure à 1760 et d'illustrations modernes (heureusement peu nombreuses).

A noter: une curieuse pénurie de cartes. Toutes ces images viennent agrémenter un texte savant et parfois long, comme aussi certains détails inusités: les garçonnets courant derrière la charrette tirée par leur chien avec l'eau puisée dans la rivière, les grands canots d'écorce pour la traite construits par les femmes de Trois-Rivières. Comme le suggèrent ces vignettes,



l'ouvrage et confirmé par certains intertitres à saveur mythifiante («Une société plus tolérante», «En meilleure santé que dans la métropole», «L'indianisation du Blanc»).

Vie quotidienne

En mettant l'accent sur la vie quotidienne, sur les gestes et les objets qui la peuplent, Jean-Pierre Hardy se trouve à raconter l'histoire d'une société européenne qui s'installe comme en pleine nature et qui peu à peu retrouve le confort matériel et spirituel. Inutile de dire que d'autres récits de la colonisation française demeurent possibles et nécessaires. Tout en vulgarisant les recherches historiques les plus récentes (avec quelques retards, comme sur l'esclavage amérindien), ce livre conserve plusieurs caractéristiques historiographiques traditionnelles: la «Nouvelle-France» y est réduite au Canada et aux

Grands Lacs (ni Acadie ni Louisiane), l'impérialisme européen coule de source et le personnage de l'auxiliaire amérindien, pourtant loin d'appartenir ici à un «peuple invisible», manque d'autonomie et d'épaisseur. Il est un auxiliaire, justement.

Il y a trop à apprendre dans cet ouvrage pour s'arrêter à ces problèmes, lesquels d'ailleurs concernent la profession historique dans son ensemble et reflètent un large «impensé» social. Par sa sensibilité aux différentes catégories sociales, à l'expérience commune plutôt qu'à l'except-



LIBRE EXPRESSION / GILCREASE MUSEUM, TULSA, OKLAHOMA

L'amende honorable, consistant à se mettre à genoux dans un lieu public, était une sentence encourue pour un délit mineur comme l'ivresse, le blasphème ou la vente d'alcool aux Amérindiens. La gravure ci-contre représente un des étalons que Louis XIV fit envoyer en Nouvelle-France dans les années 1660, avec soixante juments, afin d'assurer la reproduction.

tionnel, Jean-Pierre Hardy corrige bien des lieux communs et dresse un tableau rigoureux et riche de la vie française sur les rives du Saint-Laurent.

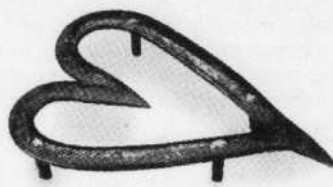
Mis à part l'identification des illustrations, qui est insuffisante, on peut difficilement demander davantage d'un ouvrage de cette tenue offert à un prix presque dérisoire — et qui n'est pas imprimé dans la région de

Shanghai mais à Saint-Jean-sur-Richelieu.

Collaborateur du Devoir

CHERCHER FORTUNE EN NOUVELLE-FRANCE

Jean-Pierre Hardy
Libre expression et Musée canadien des civilisations
Montréal, 2007, 208 pages



© MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS
Dessous de plat

ESSAI

Paul Piché en orbite

PAUL CAUCHON

En introduction de son essai *Déjà vu*, l'auteur-compositeur Paul Piché écrit: «Le plus difficile pour moi sera de vous faire accepter le principe de cette observation parce que je ne peux pas en expliquer les raisons d'être dans leur totalité.»

Cette phrase nous donne deux renseignements importants: le premier, c'est que l'auteur admet que le lecteur risque de ne pas tout comprendre; le deuxième, c'est que lui-même n'est pas certain de se comprendre.

Avec beaucoup de bonne volonté, nous avons donc tenté de saisir le propos exact de ce livre sorti de nulle part. Paul Piché, dont le talent dans le domaine de la chanson est réel et important, et dont l'engagement en faveur du Québec est profond, a décidé de publier un essai sur un sujet complètement

différent, basé sur des observations personnelles. Il tente de prouver que les retours de mode vers le passé se produisent «d'une façon organisée et en fonction d'un schéma bien défini.»

Piché choisit donc le 8 mai 1945, date de l'Armistice, comme point de départ de ses observations, parce que ce jour-là «il n'y avait plus d'avenir», pour se rendre en 1980, alors qu'on se retrouvait «devant un mur», dans la foulée du *no future* du mouvement punk. Il explique ensuite que «toutes les modes musicales ou vestimentaires qui ont suivi 1980 sont des reprises de différentes époques qui se sont écoulées depuis 1945.»

Paul Piché a même pondu une formule algébrique expliquant ce retour cyclique des modes, soit «2(x-80)+45», formule qui montre aussi pourquoi, par exemple, depuis 1980, on revivrait les 35 an-

nées précédentes, mais de façon accélérée.

Il élargit ensuite sa formule aux événements sociaux et politiques pour trouver, dans des événements comme la chute du mur de Berlin, par exemple, des correspondances avec des événements antérieurs.

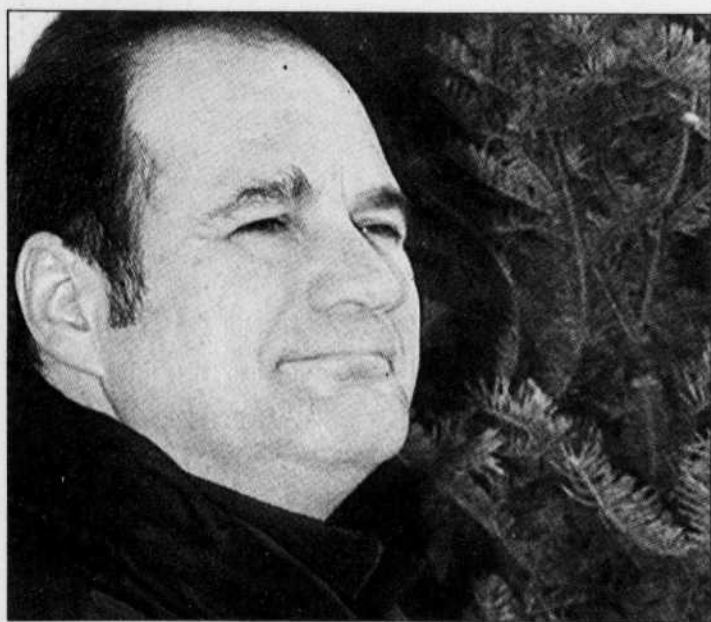
Consternant!

Sur 275 pages, Piché accumule donc les exemples censés illustrer sa formule et son concept. Des exemples aussi approximatifs que celui-ci, par exemple: en 1979-80, nous aurions «laissé tomber le retour à la terre pour passer directement à Humphrey Bogart et Marilyn Monroe», parce qu'on retrouvait leurs affiches dans toutes les discothèques...

En soi, une analyse des différentes modes peut être passionnante. Encore faut-il qu'elle repose sur des données fiables ou sur des observations sensées. *Déjà vu* additionne les approximations au service d'une théorie qui ne veut strictement rien dire, qui ne repose sur aucune valeur scientifique, qui n'apporte absolument rien à une meilleure compréhension du monde et qui est écrite dans une langue souvent incompréhensible. C'est malheureusement consternant.

Le Devoir

DÉJÀ VU
Paul Piché
Éditions Michel Brûlé
Montréal, 2007



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Paul Piché le théoricien risque de laisser le lecteur plutôt sceptique.

LUX VOUS PROPOSE EN CADEAU

Gagnant du Prix du public — Essais
Salon du livre de Montréal 2007.



Jean-François Nadeau
BOURGault

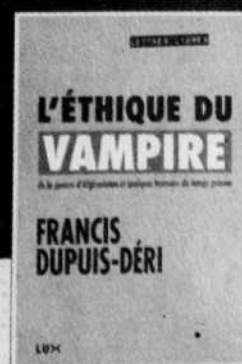
« Un must ! Ça fait longtemps qu'on a pas eu une biographie politique d'une telle qualité. »

Josée Legault, *Voir*

« Très bien écrit ! Jean-François Nadeau rencontrera un large public, et c'est bien mérité. »

Jean-François Lisée

De l'auteur de *Lettre à ma sœur qui part en Afghanistan*.



Francis Dupuis-Déri
L'ÉTHIQUE DU VAMPIRE

De la guerre d'Afghanistan et quelques horreurs du temps présent

www.luxediteur.com

Victor-Lévy Beaulieu
Lauréat du prix Spirale Eva-Le-Grand 2007

Le magazine culturel *Spirale* a l'immense plaisir de remettre à Victor-Lévy Beaulieu le prix *Spirale* Eva-Le-Grand 2007 pour son monumental essai *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots* (Éditions Trois-Pistoles).

Nos lectrices et lecteurs sont chaleureusement invités à venir célébrer avec nous la remise de ce prix.

Nous profiterons de l'occasion pour souligner la parution du dernier titre de la collection « Nouveaux Essais *Spirale* » aux Éditions Nota bene, *Le lyrisme à l'époque de son retour*, de Mathieu Arsénault, ainsi que la parution du numéro de novembre-décembre 2007 (n° 217, « La chanson, sa critique »).

Au plaisir de vous rencontrer !

Vendredi 7 décembre 2007, 18h00
Maison des écrivains
3492, avenue Laval, Montréal
(Métro Sherbrooke)

Spirale

POUR INFORMATION :

Stéphan Gibeault • Magazine culturel *Spirale* • Tél. : 514-934-5651
spiralemagazine@yahoo.com • www.spiralemagazine.com



Prix littéraires
du Gouverneur général 2007
CATÉGORIE JEUNESSE — ILLUSTRATION

Félicitations à
Geneviève Côté!



La petite
rapporteuse
de mots

32 pages — 14,95 \$

Les 400 coups